PN 2638
.D285 A36

1810

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

C 243
102

MÉMOIRES

DE

DAZINCOURT.

Gravé par Robert De Launay de la Société des Sciences et Arts de Rouen.

PN2638
.D285A36
1810

MÉMOIRES
DE
DAZINCOURT,

COMÉDIEN SOCIÉTAIRE DU THÉATRE FRANÇAIS,

DIRECTEUR DES SPECTACLES DE LA COUR,

ET PROFESSEUR DE DÉCLAMATION AU CONSERVATOIRE;

PAR H. A. K***S.

Dans des rôles nouveaux *il prit* un vol rapide.
DORAT.

SECONDE ÉDITION.

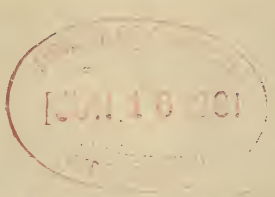
PARIS,

FAVRE, Libraire et Commissionnaire en Librairie,
Palais-Royal, Galerie de Bois, côté du jardin, n° 263;
AUX FILLES DE MÉMOIRE.

1810.

PN 263
.D285A
1810

Les exemplaires de droit ont été déposés à la Bibliothèque Impériale.



DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE, RUE DES RATS, n° 14.

81-177486

AVIS AU LECTEUR.

Nous nous étions promis, dans le cas où une seconde Édition de ces Mémoires deviendrait nécessaire, d'en obtenir la révision de la part de l'Auteur : nous désirions surtout que, d'après le vœu de plusieurs personnes, il donnât plus d'étendue aux réflexions de Dazincourt sur l'Art théâtral; ce qui aurait formé, en quelque sorte, un Cours de déclamation : mais sa réponse à notre demande a été précise.

« J'ai extrait, nous a-t-il dit, des papiers « de Dazincourt, tout ce qui m'a paru « devoir donner une juste idée de son « caractère et de son esprit, aux diverses « époques de sa vie. Jeune, j'ai dû parler « des aventures de sa jeunesse, puisque les « ayant conservées manuscrites, c'était dire « à celui qui devait se trouver un jour « possesseur de ses papiers, qu'*il n'offen-* « *serait ni sa délicatesse, ni sa mémoire* « en les révélant, pourvu que les noms des « personnes qui s'y trouvent intéressées « n'y fussent point divulgués. Je ne m'at-

« tendais pas qu'en substituant à ces noms « de fausses initiales au lieu de véritables, « il se trouverait encore de savans OEdipes « qui devineraient, à travers ces hiérogly- « phes, des personnages que je croyais « avoir, de cette manière, enveloppés des « voiles du mystère ; mais

« *On ne s'avise jamais de tout.*

« Dans l'âge mûr, j'ai dû montrer Da- « zincourt livré tout entier aux progrès « de son art, et jetant sur le papier les « réflexions que l'étude qu'il en a faite lui « a suggérées. Comme tout le monde, j'ai « trouvé ces réflexions aussi courtes qu'elles « sont judicieuses ; mais ma qualité d'Edi- « teur ne me donnait pas le droit d'y rien « ajouter, et c'est alors que j'ai cru *res-* « *pecter véritablement la mémoire de* « *mon ami, en ne publiant que ce qu'il* « *avait écrit.* »

Notre première Edition étant entière- ment épuisée, et les demandes qu'on nous fait de ces Mémoires se multipliant, nous offrons celle-ci au Public, conforme en tout à la première.

MÉMOIRES

DE

DAZINCOURT.

JOSEPH-JEAN-BAPTISTE ALBOUY, né à Marseille le 11 décembre 1747, était fils d'un négociant aussi recommandable par sa probité que par ses connaissances commerciales, et parent ou allié des premières maisons de commerce de cette ville : il y fut élevé au collége de l'Oratoire ; c'est dire qu'il fit d'excellentes humanités, et qu'il reçut une bonne éducation. Ses humanités terminées, quoiqu'à peine âgé de seize ans, il fut question de faire pour lui le choix d'un état. Alors résidait à Marseille M. de la Salle, ancien consul dans le Levant, et l'homme le plus instruit en diplomatie. L'intime liaison qui existait entre lui et la famille du jeune

Albouy le rendit témoin des divers projets qu'on formait pour lui; l'intention de son père était de l'envoyer rejoindre dans nos colonies son fils aîné, qui, depuis quatre ans qu'il y était, s'y trouvait déjà sur la ligne des premiers négocians, et possédait une des principales habitations, qu'il gérait avec autant de lumières que d'humanité, cette vertu si rare alors parmi les colons, mais que M. Albouy avait adoptée, d'abord par une suite de son caractère, puis par une sage politique, résultat de ses réflexions. Les bons traitemens qu'il voulait qu'on eût pour ses nègres, lui paraissaient fondés en raison et en justice : en raison, parce qu'en supposant que ces malheureux n'aient reçu de la nature en partage que l'instinct qu'elle accorde à tous les animaux, il fallait les apprivoiser, en usant des mêmes moyens que nous employons vis-à-vis de ceux que nous regardons comme les plus indomptables, et certes, ce n'est pas par des coups multipliés qu'on parvient à tirer des services

d'un cheval sauvage : en justice, parce que, devant à leurs travaux les résultats de sa fortune, il trouvait tout simple de les y faire participer en adoucissant leur esclavage.

Qu'on me pardonne cette digression : elle sera la seule que je me permettrai ; mais en nommant le frère de Dazincourt, je lui devais cet hommage que je rends à la vérité.

Je reviens à mon sujet.

M. de la Salle, qui, à sa qualité d'ami de la famille du jeune Albouy, réunissait le titre d'être son parrain, désira qu'en lui donnant la connaissance du commerce, on lui enseignât la science des rapports et des intérêts de puissance à puissance ; et ce fut lui qui lui donna les premières leçons de cette science. Albouy saisissait avec tant de sagacité les instructions qu'il recevait, que son parrain n'eut qu'à se louer de ses heureuses dispositions. Malheureusement il mourut, en emportant la satisfaction de voir le fils de son meilleur ami en état, à l'âge de dix neuf ans, de remplir des fonctions

qu'on n'aurait pas pu lui confier en raison de sa jeunesse, mais qu'il pouvait occuper en raison de ses talens. Il eût été irraisonnable de ne pas chercher à le jeter dans une carrière qui semblait devoir être la sienne ; et de ce moment son père renonça au projet qu'il avait eu de le réunir à son frère. Madame Audibert, sa tante, pour laquelle M. le maréchal de Richelieu avait la plus profonde estime et la plus tendre amitié, se chargea du soin de le présenter et de le mettre sous la protection de ce seigneur. Plus qu'un autre, il pouvait le servir dans une carrière qu'il avait glorieusement parcourue. Personne n'ignore qu'à l'âge de vingt-neuf ans, le duc de Richelieu, nommé à l'ambassade de Vienne, dans les temps difficiles où se trouvait alors la France avec cette Cour et celle d'Espagne, parvint, en très-peu de mois, à concilier d'une manière honorable nos intérêts respectifs avec ces deux Cours, et que de ce moment il prouva que ses talens en diplomatie égalaient ceux qu'il avait déjà déployés à la tête de nos armées.

Des affaires d'intérêt appelaient madame Audibert à Bordeaux : le maréchal, en sa qualité de gouverneur de la province, y résidait une partie de l'année, et s'y trouvait pour le moment. Elle lui présenta son neveu. La manière de s'énoncer du jeune Albouy, les réponses spirituelles qu'il fit aux diverses questions du maréchal, lui concilièrent l'amitié de ce seigneur, qui, pendant un mois qu'il resta à Bordeaux, exigea qu'il vînt journellement causer quelques heures avec lui. Ce que le maréchal aurait fait pour prouver à madame Audibert l'estime qu'il avait pour elle, on peut dire qu'il le fit pour satisfaire l'inclination que lui inspirait Albouy. Au moment de son départ, il demanda à cette dame la faveur de le garder près de lui en qualité de secrétaire, jusqu'au moment, ajouta-t-il, où j'aurai trouvé l'occasion de lui procurer un poste, que certainement il honorera par ses talens.

Albouy revint à Paris avec le maréchal, et, de ce moment, M. Boque-

mare, savant distingué, qui remplissait près de ce seigneur la double fonction de bibliothécaire et de secrétaire, se reposa entièrement sur son jeune collègue du travail entier du cabinet: travail que celui-ci partageait souvent avec le président de Gascq, ami intime du maréchal.

C'est à cette école, c'est à celle de l'abbé de Voisenon, et des hommes les plus instruits comme les plus aimables, qui tous regardaient comme une faveur d'être admis dans la société du maréchal de Richelieu, qu'Albouy acheva de se former. Il eût été trop heureux, si, jeté dans cette immense Babylone, il avait pu résister, avec le goût inné qu'il avait pour la comédie, au plaisir de la jouer sur quelques théâtres particuliers. Il en existait un alors rue de Popincourt, qui méritait d'être distingué des autres. Les sociétaires, tous jeunes gens bien nés et très-riches, avaient pour spectateurs la meilleure compagnie de Paris, en femmes, comme en hommes. Cette réunion

était une véritable assemblée de famille. Les comtes de Sabran, de Gouffier, de Lomesnil, etc., etc., la jeune marquise de Folville et sa sœur, etc., etc., y développaient des talens qui, véritablement, auraient été applaudis au Théâtre Français. Albouy, lié d'amitié avec les comtes de Sabran et Gouffier, leur marqua quelque désir d'être admis dans leur société théâtrale. Sa gaîté naturelle, la finesse de ses réparties, sa manière de raisonner différens rôles de comédies, étaient, sinon l'annonce du talent, au moins l'indication qu'il ne pouvait pas être en dissonance avec l'esprit du rôle dont il se chargeait. On lui laissa le choix de celui qu'il voudrait jouer, et huit jours après, il parut dans le *Crispin des Folies Amoureuses*, rôle dans lequel il mérita les applaudissemens qui lui ont depuis été prodigués avec justice. Familiarisé par la lecture avec les auteurs dramatiques, il ne s'occupa plus que du soin de meubler sa mémoire des rôles auxquels la nature l'appelait : le travail de son

secrétariat n'en souffrit point : il prenait sur ses nuits les heures qu'il consacrait pendant le jour à étudier et à jouer la comédie. Les applaudissemens qu'il recevait, donnés par des gens auxquels on ne pouvait pas refuser l'esprit de bien juger, devaient enivrer le cœur d'un jeune homme qui n'avait point encore assez d'expérience pour résister à une vocation qui l'excluait des postes honorables qu'il aurait pu occuper dans la société.

Le maréchal, à cette époque, désirait mettre en ordre les mémoires de sa vie privée, comme de sa vie publique : il dictait en conséquence à Albouy les divers événemens que sa mémoire lui rappelait ; et celui-ci était chargé de les rédiger et de les mettre en ordre. Le duc était très-satisfait de son travail, mais Albouy ne l'était guère de sa générosité. Il y avait près de trois ans qu'il lui était attaché sans en avoir reçu même le plus léger présent. Lancé dans un genre de société qui exigeait une sorte de représentation, Albouy avait bientôt dissipé

la légère pension qu'il recevait de sa famille. Madame Audibert et son père étaient autorisés à croire que le maréchal de Richelieu payait son travail autrement qu'avec des éloges, et, soit faiblesse, soit fierté, Albouy ne demandait rien, ni au maréchal, ni à ses parens ; mais il avait des entretiens fréquens avec les usuriers. Rien n'est plus facile que d'emprunter ; les moyens de s'acquitter sont plus difficultueux, quand on n'en a pas de personnels : c'est ce dont s'aperçut Albouy, lorsque les honnêtes *Israélites* auxquels il s'était adressé furent fatigués d'attendre l'effet de ses promesses.

Le maréchal de Richelieu venait de partir pour Bordeaux, et Albouy, sous un prétexte de santé, s'était exempté de l'y accompagner. Déjà il roulait dans sa tête le projet de renoncer à l'existence honorable qui l'attendait, et d'aller développer dans un pays étranger le talent que la nature lui avait donné. Il était appelé comme malgré lui, à l'état de comédien.

Un officier de dragons, à-peu-près de son âge, et tout aussi étourdi que lui, avec lequel il était fort lié, applaudissait à son plan, parce que, de son côté, il était dévoré du désir de jouer la comédie. Tous deux s'enhardissaient dans leur projet, et n'attendaient pour l'exécuter, l'un, qu'une prolongation de congé, sous le prétexte d'affaires de famille; l'autre, l'argent nécessaire pour satisfaire à ses engagemens. L'officier de dragons reçut la prolongation qu'il demandait, et Albouy son argent, accompagné d'un sermon que lui faisait son père. La péroraison lui annonçait que c'était pour la première et dernière fois qu'on lui pardonnait ses folles dépenses, et qu'on y satisfaisait.

Albouy fit assembler ses honnêtes créanciers, leur distribua les fonds qu'on lui avait envoyés, et partit avec son ami. Leur projet était de se rendre à Bruxelles; ils prirent la route de Lille, où ils devaient s'arrêter. Albouy avait l'intention d'y voir M. Monvel, père de celui qui s'est

retiré de la Comédie Française il y a quelques années. Il l'avait connu à Marseille, et espérait qu'il lui donnerait, ainsi qu'à son ami, quelques renseignemens utiles pour leur projet. Effectivement, M. Monvel, après avoir employé tous les moyens de les en détourner, leur remit une lettre pour Dhannetaire, alors directeur du théâtre de Bruxelles.

Porteurs de cette lettre, qui était un véritable diplôme pour eux, ils arrivèrent à Bruxelles, et dès le lendemain, ils rendirent visite à Dhannetaire, à qui ils la remirent. Tout en en faisant la lecture, il promenait ses regards sur eux. Lorsqu'il l'eût terminée : Messieurs, leur dit-il, je suis fâché de ne pouvoir vous servir dans la petite escapade que vous projetez, et dont je vous engage à perdre l'idée ; vous êtes bien jeunes : vous n'avez sûrement pas réfléchi sur les conséquences qui peuvent en résulter pour vous. Croyez-moi, retournez dans le sein de vos familles : vous n'avez pas senti que l'état que vous voulez embrasser vous en

éloignerait à jamais, et qu'en suivant une première impulsion, vous enfonciez le poignard, leur dit-il, en fixant l'officier de dragons, dans le cœur d'une mère respectable; et vous, en reportant ses yeux sur Dazincourt, dans celui d'un père dont vous faites la plus chère espérance.

Tirant alors de son secrétaire une lettre dont il leur fit la lecture, et dans laquelle on lui désignait leur état respectif : Vous voyez, dit-il, que j'étais prévenu de votre arrivée, et du motif qui vous amène ici.

Un peu décontenancés de la réception d'un homme qu'ils avaient regardé comme devant leur applanir toutes les difficultés du nouvel état qu'ils voulaient embrasser, Albouy et son camarade se regardaient, et semblaient méditer leur réponse. Enfin, tous deux de concert répondirent à Dhannetaire qu'avant de quitter Paris, ils avaient fait toutes les réflexions que la prudence avait pu leur suggérer, et qu'ils étaient bien certains l'un et l'autre de ne point encourir l'in-

dignation de leurs parens, en mettant leur projet à exécution. Puisque vous nous refusez votre appui, ajoutèrent-ils, nous allons nous rendre à la Haye : là, nous trouverons sans doute dans Mérillan * un homme qui nous donnera les seuls conseils que nous attendions de vous, et que nous nous serions fait une gloire de suivre. Il nous eût été agréable de débuter dans la carrière de la comédie, sous les auspices du plus grand maître qu'on reconnaisse aujourd'hui dans cet art.

Quel homme n'a pas un peu d'amour propre, et quel est le comédien qui pourrait s'en défendre, surtout quand il est effectivement doué d'un grand talent? Tel était Dhannetaire; personne

---

* Mérillan, alors directeur du théâtre de La Haye, et qui y jouait la grande livrée, était fils d'un fermier général. Il a quitté la Hollande et le nom de Mérillan pour prendre le sien, à l'époque de la révolution, et jouit encore ici d'une existence honorable. Le prince d'Orange avait pour lui une estime particulière, et le traitait avec la plus grande bonté.

ne connut mieux que lui la comédie, et son nom peut être dignement placé entre Préville et Grand-Ménil.

Flatté, quoique le méritant, du tribut que nos jeunes gens payaient à la sublimité de son talent, Dhannetaire quitta le rôle de prédicateur, pour prendre celui qu'il remplissait beaucoup mieux, et bientôt il s'étendit avec complaisance sur les qualités qu'exigeaient l'état de comédien.

Né de parens honnêtes, Dhannetaire avait reçu une excellente éducation. Destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avait aucune propension, on juge bien qu'il était monté sur le théâtre de son seul consentement. On est porté à l'indulgence pour les autres, quand on en a eu besoin pour soi-même, et nous ne voyons pas sans plaisir les autres partager le goût que nous avons.

Cette visite se prolongea, et Dhannetaire, qui avait d'abord désapprouvé le projet relativement aux convenances so-

ciales, le combattit alors par les difficultés d'un état qui exigeait plus que l'amour de la chose, et du zèle. Il faut, dit-il, avec une sorte d'enthousiasme, il faut naître comédien ; si la nature ne vous a pas destinés à cet état, l'art ne fera jamais de vous des acteurs parfaits. Sans doute vous savez quelques rôles : voyons, répétez quelques morceaux de ceux qui vous sont les plus familiers.

L'officier de dragons déclama une partie de celui d'Egyste, dans la tragédie de Mérope, et celui d'Arviane dans Mélanide. — Bien : malheureusement trop bien, dit Dhannetaire.

Albouy, à son tour, répéta le rôle d'Hector dans la comédie du Joueur, et quelques scènes du Crispin des Folies Amoureuses. Dhannetaire l'avait écouté avec la plus sévère attention, et lorsqu'il eut fini, il sembla qu'il sortait d'une profonde rêverie. Une manière originale, nulle imitation, une diction pure, un jeu sage et raisonné : De quelle école sortez-vous donc, dit-il à Albouy ? et

quel maître oserait vous donner des leçons? Mon ami, je vous prédis.... Ici il s'arrêta; puis continuant quelques momens après : — Mes enfans, il est encore temps de faire un pas rétrograde; songez à ce que vous quittez, et réfléchissez bien sur l'état que vous voulez embrassser. Venez me voir quand vous voudrez; je désire, pour votre bonheur à venir, que ce soit pour me faire vos adieux, et pour l'honneur de l'art..... Revenez quand vous voudrez.

Albouy et son ami retournèrent chez Dhannetaire deux jours après. Notre sort est décidé, lui dirent-ils en entrant; c'est à vous à fixer le jour de nos débuts. Voilà le résultat de nos dernières réflexions.

Dès le lendemain, ces messieurs répétèrent en scène les rôles qu'ils avaient choisis, et leurs débuts, fixés à la quinzaine, furent annoncés. La veille du jour où l'officier de dragons devait paraître, fut celui de sa renonciation *forcée*, à son projet de jouer la comédie. Sa fa-

mille, instruite par l'envoyé de France, résidant alors à Bruxelles, qu'il était au moment de monter sur le théâtre, envoya dans cette ville un ami particulier, qui arriva assez à temps pour arrêter ce jeune homme sur le bord du précipice. Prières, menaces, promesses, il fallut tout employer pour le faire renoncer au parti qu'il avait pris : heureusement on réussit.

La famille d'Albouy, prévenue trop tard, par la même voie, ne fut instruite que lorsqu'il n'était plus temps de remédier au mal ; et, dans l'accès d'une juste colère, il en fut méconnu jusqu'à ce qu'enfin l'estime générale dont il jouissait eût un peu cicatrisé la plaie qu'il avait faite dans le cœur d'un père et d'une famille respectables.

Le départ de l'officier de dragons, et celui d'Albouy, était la nouvelle de toute la ville : on était dans l'erreur relativement à celui-ci. Les éloges qu'on avait faits de son jeu, d'après les répétitions, avaient précédé son début, et déjà on

regrettait de l'avoir perdu sans l'entendre ; quand il parut le jour pour lequel il avait été annoncé, sous le nom de Dazincourt, qu'il avait cru devoir adopter par égard pour sa famille. Le rôle de Crispin des Folies Amoureuses, était celui qu'il avait choisi pour son début. Ce jour fut pour lui celui d'un triomphe complet, et d'autant plus complet, que ses camarades eux-mêmes ne purent s'empêcher de mêler leurs applaudissemens à ceux d'un public éclairé. Dhannetaire s'était placé au milieu du parterre, pour que rien de son jeu ne lui échappât. Jamais, disait-il à tous ceux qui l'environnaient, début ne fut plus brillant. Il parut successivement dans divers rôles de la grande livrée ; et dans tous, ses succès furent les mêmes. Il était acteur consommé avant de savoir marcher sur les planches : c'était le seul reproche qu'on aurait pu lui faire, si la justesse de ses tons, et la manière spirituelle dont il remplissait la scène, eussent permis de remarquer ce défaut inséparable d'un dé-

butant. Au bout d'un mois le théâtre lui était aussi familier que dans les derniers jours où nous l'y avons vu.

Le répertoire de Dazincourt aurait été bientôt épuisé, si, au lieu de s'adonner entièrement à son nouvel état, il eût suivi l'exemple des jeunes gens de son âge. Reçu à des appointemens assez médiocres (1200 liv.), un autre, à sa place, se serait peut-être négligé dans ses études; mais la comédie ne fut jamais un métier pour Dazincourt: il redoubla au contraire de zèle, et, parfaitement servi par sa mémoire, dès sa première année, il la meubla de manière à pouvoir tenir, si le cas l'eût exigé, tous les rôles de son emploi. Dhannetaire, qui se faisait un plaisir de voir ses succès, lui abandonnait une partie de ceux dont il était en possession, comme tenant l'emploi des valets en partage avec Grandménil.

Dazincourt, élevé pour toute autre chose que le théâtre, n'avait pas la plus légère idée des tracasseries qui se passent derrière la toile. Ce spectacle, nouveau pour

lui, fut une leçon dont il profita pour s'éloigner à jamais de toutes ces petites intrigues qui n'appartiennent ni à l'homme doué d'un véritable talent, ni à l'homme honnête. Il fut à Bruxelles ce qu'il avait été à Paris dans la société, et ce qu'il a été toute sa vie; je veux dire qu'il conserva tous les principes de l'excellente éducation qu'il avait reçue. Sa manière de vivre le fit distinguer. La maison de Dhannetaire, père de trois filles charmantes, et toutes les trois attachées au spectacle, où elles réunissaient tous les genres de talens, était la seule qu'il fréquentât. Poli au théâtre avec ses autres camarades, ils étaient étrangers pour lui hors de la scène.

Quatre-vingt mille livres de rentes que possédait Dhannetaire, mettaient nécessairement une différence entre lui et les autres comédiens, relativement au choix de sa société; quoi qu'on puisse dire avec justice, qu'à l'époque dont nous parlons, les comédiens du prince Charles méritaient une distinction par-

ticulière d'avec tous les comédiens de province ou de l'étranger. Le prince de Ligne, ami et protecteur des arts et des talens, faisait un cas particulier de Dhannetaire, et venait souvent se délasser chez lui du cérémonial auquel l'obligeait le rang distingué qu'il occupait à la Cour de Bruxelles. Plusieurs autres seigneurs de cette Cour suivaient l'exemple du prince; et la maison de Dhannetaire était leur rendez-vous, ainsi que celui des hommes de mérite que renfermait la ville. Cette maison était un véritable athénée dans lequel un des passe-temps le plus agréable était de jouer des comédies improvisées, dont le sujet n'était donné qu'au moment où on avait décidé de les jouer. Dhannetaire avait certainement une habitude et une connaissance du théâtre qui auraient dû le mettre au rang du premier improvisateur; et dans la vérité, il méritait des éloges par la manière dont il créait son rôle. Le prince de Ligne, pétillant d'esprit, et la tête meublée des auteurs espagnols, anglais et français,

laissait peu à désirer dans les siens. Le comte d'Esterhazi, de Lannoi, tous causaient surprise et plaisir au très-petit nombre de spectateurs admis dans ces cercles; mais personne n'était placé dans ses rôles, plus avantageusement que Dazincourt. Il tirait parti même des plus ingrats, dont on se faisait quelquefois un plaisir de le charger; ceux de niais et de bas farceurs exceptés, pour lesquels il avait une aversion particulière.

L'habitude qu'avait contractée le prince de Ligne, de voir journellement Dazincourt, le lui avait rendu nécessaire. Il oubliait, en le voyant, le comédien, pour ne juger que le jeune homme estimable, jeté, comme malgré lui, dans une carrière épineuse, mais qu'il honorait autant par ses talens que par la régularité de sa conduite. Le plus bel éloge, le plus juste qu'on ait fait de Dazincourt, est, comme le répète M. G...., celui que Cicéron adressa à Roscius : il le mérita du moment où il monta sur le théâtre. « C'était un si bon comédien, qu'il sem-

« blait que la nature ne l'eût pas des-
« tiné à un autre état ; c'était un si hon-
« nête homme, qu'on eût dit qu'il n'é-
« tait pas né pour être comédien. » Enfin, comme je crois l'avoir déjà dit, Dazincourt conserva, dans sa carrière dramatique, le même ton, les mêmes principes, la même décence dans les manières, qu'il avait eues dans la société où il avait vécu. Il fut toujours un homme du monde, dans toute l'acception que nous donnons à ce mot.

Celui qui, pendant trois ans, avait eu pour modèle l'homme le plus galant du dernier siècle, avait dû nécessairement profiter des leçons de son maître. Tout ce qui composait la cour du maréchal de Richelieu, tous ceux qui se trouvaient en contact direct avec lui, adoptaient nécessairement ses goûts comme ses opinions. Le maréchal eut des prétentions sur les femmes jusqu'au dernier instant de sa vie. Il n'avait pas moins de soixante-dix ans, lorsque Dazincourt occupa près de lui la place de secrétaire : à cet

âge on peut être galant, et plaire par l'amabilité de son esprit; mais l'esprit ne tient jamais lieu, près des femmes, des graces de la jeunesse. Madame R... de C..., une des plus belles créatures dont il soit possible de se créer l'image, était à cette époque l'idole en titre du maréchal; et si Dazincourt avait plu à celui-ci par les agrémens de son esprit, il avait plu encore davantage à madame R... de C... par ceux de sa figure. Il n'avait rien de régulier dans les traits; mais ses yeux pétillaient d'esprit; sa physionomie, toujours riante, inspirait la gaîté; et dans sa vivacité provençale, il donnait des graces aux expressions les plus simples. Enfin la maîtresse du maréchal, du premier moment qu'elle l'avait vu, l'avait aimé, et s'était dit intérieurement que s'il avait moins d'expérience en amour que son patron, il devait au moins employer en actions le temps que le maréchal employait en belles paroles; et l'action était pour une femme telle que madame R... de C..., une de ces conditions sans la-

quelle il n'est pas permis de s'enrôler sous les bannières de l'Amour.

Le maréchal n'était point jaloux par caractère; mais ses années et sa longue expérience des femmes, le rendaient un peu défiant sur leur constance : aussi n'avait-il jamais été le premier quitté. Il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il avait un rival dans son secrétaire. Il avait été si souvent infidèle, qu'il fallait bien qu'à son tour il rencontrât une femme qui donnât à quelqu'un la préférence sur lui. Assez sage pour se taire, il ne fut point assez généreux pour continuer à madame R....., de C..... ses bienfaits. Heureusement elle jouissait d'une sorte d'aisance qui lui devint suffisante, lorsqu'elle ne fut plus obligée, pour plaire au maréchal, d'avoir une certaine représentation. Elle fut l'amie constante de Dazincourt jusqu'au moment où elle mourut. En quittant Paris, il ne lui avait point fait part de son projet, et ce ne fut qu'à son arrivée à Bruxelles, après ses débuts, qu'il l'ins-

truisit du nouvel état qu'il avait embrassé.

Cette dame était, sans doute, une première inclination de Dazincourt, puisque sa correspondance avec elle est la seule qui se trouve presqu'en tout son entier : toutes les autres sont morcelées. M. Audibert, de Bordeaux, son cousin, fils de cette madame Audibert qui le présenta au maréchal de Richelieu, en était dépositaire depuis très long-temps, ainsi que de plusieurs autres lettres, et d'une notice relative à la princesse de Sch....., dont il sera question dans le cours de ces Mémoires.

Je livre le tout à l'impression, tel que je l'ai reçu.

Du moment où Dazincourt fut admis à Bruxelles, aux appointemens de comédien, et qu'il eût été inutile, par conséquent, de chercher à le détourner du théâtre, puisque, le premier pas fait, rien n'aurait pu effacer l'impression fâcheuse qu'elle aurait laissée dans les esprits, il

écrivit, à madame R... de C...., la lettre suivante, en date du 30 avril 1771 :

« Mon absence subite, mon adorable « amie, et l'ignorance des lieux que j'ha- « bite doivent vous donner de l'inquié- « tude : il y a trop long-temps que j'ai « appris à juger votre cœur, pour n'être « pas convaincu que vous m'aimez véri- « tablement. Vous n'apprendrez donc « pas sans intérêt que j'existe, et vous « m'aimerez encore, quand vous saurez « que le parti que j'ai pris pourra, dans « les premiers momens où il sera connu, « m'aliéner le cœur de ceux auxquels je « suis uni par les liens du sang. Mais « l'amitié est plus indulgente, et la vôtre « me blâmera, peut-être, sans pour « cela quelle en soit altérée. Répondez- « moi franchement si je suis dans l'er- « reur : c'est de votre réponse que dé- « pend le bonheur ou le malheur de « ma vie.

« Vous avez vu les embarras dont j'é- « tais environné à Paris, et si j'avais « voulu vous en croire, vous les auriez

« fait disparaître ; ce qui, d'après mes « principes, ne pouvait me convenir. Si « j'ai le malheur de perdre votre amitié, « j'ai voulu au moins toujours conser- « ver votre estime ; et c'eût été la perdre, « que de contracter vis-à-vis de vous « une dette dont je ne voyais pas les « moyens de m'acquitter. La perspective « d'une place de secrétaire d'ambassade, « dont M. le maréchal me berçait, pour « m'interdire, sans doute, le droit de « lui parler de mes travaux gratuits près « de lui, eût certainement été une raison « plausible pour tout autre que pour « moi d'accepter vos offres de service ; « mais ne connaissez-vous pas comme « moi le caractère de ce vieux courtisan « et vous et moi ne lui avons-nous pas « souvent entendu professer sa grande « maxime : *ne refuser jamais, et tou-* « *jours promettre* ? Dans dix ans ma po- « sition serait, près de lui, ce qu'elle « a été depuis le moment où il m'a gra- « tifié du titre de son secrétaire, auquel « il aurait dû ajouter : *sans émolu-*

« *mens, quoiqu'obligé à une représen-*
« *tation dispendieuse.* Il en est résulté
« pour moi ce qui devait être : des em-
« prunts onéreux auxquels je n'aurais
« jamais pu satisfaire, si mon frère,
« encore plus que mon père (dont les
« moyens sont aujourd'hui bien diminués
« de ce qu'ils étaient, par les malheurs
« multipliés qu'il a éprouvés), n'était pas
« venu à mon secours. La générosité de
« l'un, car mon frère est père de fa-
« mille, et la gêne dans laquelle je met-
« tais mon père, ont été pour moi une
« leçon dont je devais profiter. En res-
« tant chez le maréchal, il fallait que
« je leur fusse à charge à l'un ou à
« l'autre : j'ai donc été forcé de trouver
« en moi même les ressources que j'a-
« vais le droit d'attendre de celui à qui
« mes veilles et mon travail assidu n'ont
« jamais pu arracher que des éloges :
« c'est une fumée dont j'aurais pu payer
« mon tailleur et mes autres fournis-
« seurs, s'ils avaient voulu s'en conten-
« ter; mais ces misérables ouvriers sont

« insensibles à tous les complimens : le
« son seul de l'argent flatte leurs oreil-
« les, et j'avoue qu'ils n'ont pas tout à
« fait tort.

« Il faut enfin, mon amie, que j'a-
« borde la grande question que je vois
« errer sur vos lèvres : *Que faites-vous ?*
« Je joue la comédie aux appointemens
« de 1200 livres, pour la première an-
« née, et je suis honoré de l'amitié
« d'un grand prince qui a la bonté de
« ne pas me traiter en comédien. Si
« cette dernière phrase peut vous faire
« pardonner celle qui la précède, je
« recevrai une lettre de vous. Elle as-
« surera mon repos, si c'est l'amitié qui
« la dicte. »

RÉPONSE DE Mme R.... de C....

Paris, *ce* 12 *mai* 1771.

« Je vous croyais la tête moins lé-
« gere, et je m'en veux aujourd'hui

« d'avoir applaudi aux succès que vous « avez eus sur le théâtre de Popincourt. « Cet encens, accordé si facilement dans « ces petites sociétés, vous a, sans nul « doute, enivré, et vous a fasciné les « yeux. Vous vous croyez assurément « déjà un Feuilli ou un Préville ! Eh ! « quand cela serait, auriez-vous dû re- « noncer aussi légèrement à la considé- « ration à laquelle vous aviez des droits ? « Vous voilà déshonoré aux yeux de « tous : aux miens..... vous serez tou- « jours l'homme auquel j'ai accordé « amitié et estime ; mais ne vous y « trompez pas, quoique vous fassiez dé- « pendre votre félicité de cette assù- « rance de mes sentimens, bientôt elle « ne vous suffira plus, et le remords « d'avoir pris un état déshonorant, jet- « tera sur votre existence un voile dou- « loureux.

« Le maréchal, je n'en doute pas, « sera furieux lorsqu'il apprendra la « manière dont vous le quittez, et le « parti que vous avez pris : il vous ai-

« mait, et, quoique vous en disiez, il « aurait tout fait pour votre avancement. « Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il « avait parlé de vous d'une manière « très-avantageuse à l'ambassadeur de « Prusse : il avait réellement le projet « de vous pousser dans la carrière di- « plomatique.

« Vous avez eu, vis-à-vis de lui, de- « puis trois ans que vous lui êtes atta- « ché, une morgue très-déplacée ; et « vous qui saviez si bien dérider son « front quand il avait un mouvement « d'humeur, pourquoi n'avoir pas eu « le courage de lui parler de votre po- « sition ? ou pourquoi n'avez-vous pas « mis, entre vous et lui, le président « de Gascq ? Tous ces pourquoi ne re- « médieront pas aujourd'hui au mal « que vous vous faites ; il est peut-être « encore temps d'y porter remède. D'a- « près le nom que vous avez pris, on « peut ignorer éternellement qu'Albouy « et Dazincourt ne font qu'un. Je ne « vous parle que du tort que vous vous

« faites, et j'aurais plus de raison peut-
« être de vous parler de celui que votre
« démarche inconsidérée fera à une fa-
« mille respectable que vous déshonorez.
« Que dira votre père ? Il vous exhé-
« rédera : vous n'y serez pas sensible,
« parce que l'intérêt ne vous touche pas ;
« mais il vous maudira, et regrettera
« de vous avoir donné le jour ! Au lieu
« d'être l'appui de sa vieillesse, vous
« allez le précipiter dans la tombe. Que
« de chagrins je prévois pour vous ! Ce
« frère dont vous vantez, avec raison,
« la générosité, c'est donc là la recon-
« naissance dont vous projetiez payer
« le service qu'il vous a rendu ? C'est
« en vous faisant comédien que vous
« renonciez à lui être à charge. Quelle
« mauvaise excuse vous vous donnez
« pour pallier votre faute !

« Quel est donc ce prince qui ne vous
« traite pas en comédien ? Je termine ici
« ma lettre : la vôtre m'a donné trop
« d'humeur, pour que je puisse vous
« répondre comme je le désirerais. J'au-

« rais voulu ne vous parler que de mon
« amitié. »

Bruxelles, ce 12 mai 1771.

« Quelle lettre ! mais je devais m'y
« attendre, et je comptais trop sur votre
« indulgence. Je mériterais, sans doute,
« les reproches cruels que vous me faites,
« si l'état que j'ai embrassé jetait sur
« ma famille et sur moi une flétris-
« sure ; mais je suis loin de le croire.
« Il peut avoir contre lui le préjugé des
« hommes irréfléchis, ou de quelques
« censeurs un peu trop sévères ; mais
« un préjugé n'établit pas une vérité :
« ainsi je crois ma famille, comme moi,
« à l'abri de cette flétrissure dont vous
« me faites un monstre : elle ne saurait
« exister. Je n'ai point l'honneur d'avoir
« des titres de noblesse : ma famille,
« connue dans le commerce depuis des
« siècles, compte au nombre de ses
« membres quelques personnages illustrés
« par des charges ou des emplois hono-

« rables ; mais sa noblesse est, comme « la mienne, dans la droiture de ses prin- « cipes : je ne m'écarterai jamais de ceux « que j'ai reçus ; ainsi celle qui m'est trans- « mise restera toujours intacte. Si mes « pères avaient reçu cette noblesse qui se « perpétue par des parchemins, je la « conserverais encore. Une déclaration « de Louis XIII, du 16 avril 1641, suivie « d'un arrêt du conseil en faveur de « *Floridor*, qui s'était fait comédien, le « maintient dans son titre de gentil- « homme, et fait défenses de l'inquiéter « pour sa qualité d'écuyer. Cette dé- « claration a servi de base à tous les « gentilshommes qui, après *Floridor*, « ont embrassé l'état de comédien. « Mais ce n'est point d'après ces seuls « exemples, que je me crois à l'abri « de toute flétrissure, en raison de mon « état, quoiqu'assurément je puisse m'é- « tayer de l'opinion de Louis XIII, « puisqu'il ne croyait pas le titre de « comédien incompatible avec celui d'é- « cuyer. Ce n'est pas sans réflexion,

« que je me suis décidé à monter sur le « théâtre : c'est au contraire après en « avoir fait de très-sérieuses, que j'ai « pris ce parti. Un penchant irrésisti- « ble pour la comédie ne serait pas « l'excuse de ma démarche : avant de « la faire, j'ai tout calculé, fortune et « considération.

« La fortune, je n'en ai qu'une très- « médiocre à espérer de mon père : sa « confiance et sa probité ont absorbé la « sienne. Il jugeait les autres d'après « lui, et l'expérience tardive qu'il a faite, « l'a éclairé sur ses intérêts lorsqu'il « n'était plus temps, et qu'ils étaient « compromis de manière à opérer sa « ruine, en professant la loyauté qui « avait toujours été la base de sa con- « duite. L'aisance dont il jouit aujour- « d'hui n'est que pour lui. L'éducation « qu'il a donnée à mon frère, comme à « moi, voilà à peu près le seul héritage « qu'il nous laissera. Établi, depuis plu- « sieurs années dans nos colonies, mon « frère ne doit qu'à ses talens dans le

« commerce, l'existence honorable dont « il jouit, et ses travaux ne feront qu'aug- « menter cette existence. Mais, quoique « mon aîné de peu d'années, il est père « de famille, et c'est à ses enfans comme « à sa femme, qu'il doit aujourd'hui les « résultats de ses heureuses entreprises. « Je dois me considérer comme étranger « à sa fortune, et je ne désire que la « continuation de son amitié : le parti « que j'ai pris, j'en suis certain, ne m'em- « pêchera pas de trouver en lui un bon « frère.

« Quant à la considération, elle doit « être relative à l'homme, avant de l'être « au rang qu'il occupe dans la société. « On encense l'idole chargée de reliques, « et tout bas on en rit. Quelle est cette « considération à laquelle j'aurais eu « droit? j'étais dans l'attente d'un poste « promis, et les années pouvaient s'é- « couler, comme les promesses s'évanouir. « Ma position était plus embarrassante que « vous ne pouvez le croire. Il y eût peut- « être eu folie de ma part d'en vouloir

« soutenir le poids : il m'accablait. C'est « après m'être livré plus d'un combat « intérieur, que je me suis enfin décidé « à abandonner des espérances que je « n'apercevais dans le lointain qu'à tra- « vers un nuage épais.

« Il faut, malgré moi, au risque de vous « ennuyer, que je revienne sur votre « terrible phrase : *mon père me maudira, « et regrettera de m'avoir donné le jour, « je le précipiterai dans la tombe, au lieu « d'être l'appui de sa vieillesse.*

« Mon père, si le public identifiait « Dazincourt avec Albouy, paierait, sans « doute, par des regrets, son tribut au « préjugé mal fondé contre l'état que « j'ai pris; mais le public peut ignorer « long-temps, surtout étant dans une « Cour étrangère où je suis inconnu « pour tout le monde, à quelle famille « j'appartiens. Un des priviléges de l'état « de comédien, est d'être ignoré autant « qu'on le veut, et je ne me ferai con- « naître que par une conduite exempte « de tout reproche. C'est sous ce seul

« rapport que je veux être remarqué.
« Je réglerai avec lui ma correspondance
« de manière à établir entre nous un
« intermédiaire dans lequel je puisse
« avoir toute confiance, et j'agirai sui-
« vant les circonstances. Mon père a le
« bon esprit de mettre la probité en pre-
« mière ligne : peu lui importe l'état de
« la personne en qui il reconnaît cette
« vertu. Je l'ai vu agir en conséquence
« de ces principes, et admettre dans sa
« société intime B....., un des plus grands
« comédiens dont la scène puisse s'ho-
« norer, et dont la probité et l'honnê-
« teté des mœurs est en telle recom-
« mandation, qu'on désire encore plus
« le connaître hors de la scène, que
« l'applaudir sur le théâtre. Pourquoi,
« en suivant strictement les leçons pré-
« cieuses que me donna ce bon père,
« ne conserverais-je pas près de lui l'es-
« pérance d'en être traité avec la même
« bonté qu'il traite un homme qui pro-
« fesse le même état que moi ?

« Par grace, ne m'ôtez pas cet espoir :

« ce serait placer à mes pieds un abîme « incommensurable dans lequel je me « verrais prêt à être englouti à chaque « moment du jour.

« Vous me demandez le nom du prince « généreux qui veut bien m'admettre « au bonheur de lui faire ma cour, et « qui a la bonté de ne pas me traiter « en comédien. C'est le prince de Ligne : « en vous le nommant, c'est faire son « éloge.

« J'attendrai une nouvelle lettre de « vous avec plus d'impatience que je « n'ai attendu la première : vous en de- « vinez le pourquoi. »

Paris, ce 27 mai 1771.

« Vous désirez une réponse à votre der- « nière lettre, parce que vous présumez « que, vaincue par vos raisons, j'ap- « plaudirai à la folie que vous avez faite : « il n'est en mon pouvoir que de vous « la pardonner. Puissiez-vous ne jamais

« vous en repentir ! je crains bien que « mon vœu ne soit impuissant. Mais, « comme revenir sur ce sujet, serait « aujourd'hui chose inutile pour votre « gloire à venir, et que vous ne désirez « probablement en acquérir que dans « les coulisses, je ne vous en parlerai « qu'autant que je ne pourrai séparer « de votre état les choses dont je vous « entretiendrai.

« Je me réserve à vous gronder lors de « mon passage à Bruxelles, où je compte « arriver dans les derniers jours de juil- « let. Mon médecin m'ordonne les eaux « de Spa, et la traverse de la forêt des « Ardennes m'effraie ; j'aime mieux « faire une plus longue route, et l'évi- « ter. Croyez-vous que ce soit la véri- « table raison qui me fait choisir celle de « Bruxelles ? vous auriez tort d'avoir une « idée contraire. Ingrat ! croyez-vous, « que je puisse jamais oublier la manière « dont vous m'avez quittée ? Me faire un « mystère de votre beau projet ! Qu'en « serait-il resulté, si vous eussiez eu avec

« moi la franchise qu'un ami doit a son « amie? Vous seriez encore monsieur Albouy, et vous n'êtes que Dazincourt. « Cette idée me fait mal : il faudra pourtant bien que je m'y accoutume, puisque je veux toujours être votre véritable amie. »

Paris, *ce* 10 *juillet* 1771.

« Le maréchal est arrivé hier de Bordeaux : Boquemare lui avait mandé « que vous n'aviez pas paru à l'hôtel « depuis son départ, et qu'on ignorait « ce que vous étiez devenu. A peine « était il descendu de voiture, que, sans « se donner même le temps de m'écrire « un mot, il m'a dépêché *Zéphir*, avec « humble prière de me rendre chez lui, « sans faire d'autre toilette que celle « dans laquelle son coureur me trouverait. Vous savez comme celui-ci remplit ses commissions : une voiture du « maréchal m'attendait : il m'a fallu, bon

« gré, malgré, y monter telle que j'étais ;
« et je vous assure que mon désordre
« n'était pas un effet de l'art.

« Je me doutais, et vous vous doutez
« sûrement aussi, que vous étiez l'objet
« du désir qu'il avait de me voir. Che-
« min faisant, j'ai eu le temps de pré-
« parer mes réponses. Je n'étais pas bien
« fâchée de trouver l'occasion de lui dire
« qu'il ne s'était jamais mis en peine de
« savoir comment vous existiez depuis
« que vous lui étiez attaché.

« Dès que je parus, je fus introduite
« près de lui ; et avant de me parler de
« moi, avant de m'adresser le plus simple
« compliment, sans même répondre à
« celui que je lui faisais sur son retour.
« — Ce n'est pas de tout cela, m'a-t-il
« dit, dont il s'agit : où est Albouy ?
« — Je l'ignore, (et cet œil scrutateur
« que vous lui connaissez cherchait à
« lire au fond de mon cœur). — Pas pos-
« sible, vous seriez la première femme
« pour laquelle.... — M. Albouy aurait
« été discret ; n'est-ce pas là, M. le maré-

« chal, ce que vous voulez dire? — Si je « ne le dis pas, je le pense : mais, point de « dissimulation : dites-moi où il est ; c'est « de vous que je veux le savoir : vous « n'ignorez pas que j'ai plus d'un moyen « pour être instruit du lieu de sa retraite. « Je sais qu'il a des dettes, si c'est par « cette raison..... — Il les a acquittées, « M. le maréchal ; et, si je ne craignais « de vous offenser, je vous dirais qu'il « n'a tenu qu'à vous qu'il n'en contrac- « tât pas.

« Ici le maréchal, qui, comme vous savez, « est assez flegmatique, éprouva pour- « tant un petit mouvement de colère.

« — Eh ! comment, s'il vous plaît, au- « rais je pu empêcher cet étourdi de faire « des dettes ? — En lui donnant chaque « année des honoraires..... Un regard « imposant m'a forcée d'interrompre ma « phrase ; mais il m'avait entendue, et « cela me suffisait.

« Je ments assez maladroitement ; le « maréchal m'excédait de questions, et

« dans toutes, je voyais l'intérêt que « vous lui inspirez. J'étais au moment « de lui dire la vérité ; heureusement « on annonça le duc de Fronsac, ce qui « mit fin à notre conversation. Je le « quittai, parce que je voyais que ma « présence gênait son fils. — Voulez-« vous bien, Madame, me dit-il, me « recevoir demain vers midi? Vous de-« vinez ma réponse.

« Midi sonnait à peine à ma pendule, « quand il arriva chez moi. Il fut encore « question de vous, et toujours de vous. « Pour le coup, j'étais trop bien prépa-« rée, pour que cette conversation fût « longue. Aussi je vous assure quelle fut « très-concise : fermement persuadé que « j'ignorais où vous étiez, il jugea qu'il « était inutile de la prolonger.

« Me croiriez-vous, si je vous disais « qu'alors, ne s'occupant plus que de moi, « il voulut revenir sur le passé ? Vous « me connaissez. A mon tour, je pris « le ton que je croyais me convenir, « et je ne lui laissai pas la plus légère

« espérance de pouvoir jamais me faire « oublier qu'en rompant les liens qui « m'avaient attachée à lui, il m'avait « rendu des droits que j'avais l'inten- « tion de conserver éternellement.

« N'attendez plus de lettres de moi ; « je compte dans huit jours me mettre « en route pour les eaux de Spa. »

La date de la lettre suivante indique assez, qu'elle fut écrite au retour de madame R.... D.... C.... des eaux de Spa.

Paris, ce 12 *octobre* 1771.

« J'ÉTAIS ici depuis huit jours, et je « n'avais point entendu parler du maré- « chal, quand hier, à mon grand éton- « nement, il se fit annoncer chez moi. « — Je vous crois, m'a-t-il dit, un peu « plus en fonds aujourd'hui pour me « donner des nouvelles d'Albouy qu'a- « vant votre départ pour Bruxelles, où « sûrement vous n'avez pas manqué de le « voir, et de mêler vos applaudissemens

« à ceux que le public lui donne. Il n'y « avait pas moyen de reculer, et j'avouai « qu'effectivement je vous avais vu. C'est « par le prince de Ligne qu'il a été ins- « truit que vous étiez attaché au théâtre « du Prince Charles. — C'est un homme « perdu : voilà où se borna sa conver- « sation sur vous. Au reste, il paraît que « les personnes de qui vous étiez connu « ici, ignorent parfaitement le parti que « vous avez embrassé. J'ai vu le comte « de Sabran et M. Colombat, qui m'ont « beaucoup demandé de vos nouvelles : « j'ai répondu que je vous croyais à la « Martinique, près de M. votre frère. « Mais le mystère de votre *transmuta-* « *tion* ne tardera pas à être connu : le re- « tour des buveurs d'eaux de Spa et d'Aix « l'éclaircira; dans le nombre de ceux « qui reviennent par Bruxelles, et vous « savez que ce n'est pas le moindre, il « est impossible qu'il ne s'en trouve pas « quelques-uns pour qui votre nom de « Dazincourt ne soit pas un masque suf- « fisant pour leur faire oublier qu'ils ont

« vu votre chienne de figure sur un cer-
« tain Albouy que tout le monde re-
« cherchait à Paris pour l'amabilité de
« ses manières, la finesse de ses repar-
« ties et la douceur de son caractère. Un
« peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra
« bien en venir à jeter le masque, et
« c'est, je crois, ce qui vous inquiète le
« moins aujourd'hui, tant il est vrai qu'il
« n'y a que le premier pas qui coûte.

« Les marins, lorsqu'ils passent sous le
« tropique pour la première fois, sont,
« dit-on, forcés de se soumettre à une
« certaine cérémonie qu'ils appellent le
« *Baptême :* elle consiste, je crois, à
« être plongé à diverses reprises dans la
« mer ; mais on s'en rachète quand on
« veut payer un certain droit à l'équi-
« page. Il me semble que les comédiens
« sont soumis, lors de leur début sur un
« nouveau théâtre, à une cérémonie qui,
« sans doute, leur paraît moins désa-
« gréable, et dont ils ne se rachètent
« pas. Ne la nomment-ils pas le mariage
« de comédie ? Je n'ai pas voulu vous en

« parler à mon départ de Bruxelles, « quoique vous auriez pu, je crois, me « donner à ce sujet, des détails satisfai- « sans; car le comte de Launoy, dans la « loge de qui vous m'avez vue, et qui « ignorait que vous me fussiez connu, « m'avait raconté la manière dont vous « aviez débuté à Bruxelles dans tous les « genres. En bon comédien, vous avez « subi la loi qui vous assujétissait aux « *us et coutumes* de votre nouvel état. « Votre choix n'a pas été malheureux: « la plus belle des trois Grâces, et pos- « sédant tous les talens! Ce début vaut « bien l'autre. »

Bruxelles, le 20 novembre 1771.

« Vous avez raison, mon amie, il est « impossible qu'on ignore long-temps « mon séjour ici, et mon genre d'occu- « pations : j'avais prévu tout cela à l'a- « vance; mais qu'y faire? Je ne me re- « pens point du parti que j'ai pris : il

« m'aurait causé des regrets infinis, si « vous aviez persisté à le désapprouver. « Mes raisons vous ont, sinon con- « vaincue, au moins paru recevables. Que « me reste-t-il de plus à désirer? N'au- « rai-je pas un double mérite si, dans « mon métier de comédien, je continue « à mériter l'estime des honnêtes gens: « ce sera l'étude de toute ma vie.

« Je m'aperçois bien que tout n'est pas « roses dans cet état : indépendamment « des tracasseries et des petites intrigues « de coulisses, il faut avoir à supporter « la morgue des vieux comédiens, et la « grossière insolence des jeunes. Jusqu'à « présent j'ai eu le bon esprit de ne rien « voir dans les manières de ceux-ci vis-à- « vis de moi ; mais je crains qu'on ne me « force à m'en apercevoir, et c'est alors « que je ferai ma profession de foi.

« L'amitié de Dhannetaire, celle de « ses filles, à qui il a prodigué la plus « brillante éducation, et qui ne sont co- « médiennes, et très-excellentes comé- « diennes que sur la scène, me dédom-

« mage des petits désagrémens dont il est « presqu'impossible de se garantir.

« Je ne suis point encore assez initié « dans le tripot comique pour vous parler « savamment de ces mariages que vous « regardez comme en étant une des bases ; « et sans doute M. le comte de Lannoi a « voulu s'amuser en me désignant à vous « comme l'heureux amant d'une des trois « Grâces. Je présume qu'il est question « des filles de D.....* nul ne saurait lire « dans l'avenir, je ne réponds donc pas « de ce qui peut arriver ; mais dans ce « moment mon rôle se borne à celui d'un « Sigisbé plein d'attentions et de res- « pect pour sa dame : c'est celui où je me « bornerai, si le diable n'est pas plus « malin que moi. Il entre dans mes pro- « jets de donner tout mon temps à l'étude,

---

* Dazincourt aurait manqué aux premières lois de la galanterie, s'il était convenu vis-à-vis madame R... de C... qu'il était un peu plus que le Sigisbé d'Ang.....

« et c'est ce que je fais ; le reste est pour « l'amitié, et vous en avez la meilleure « part. »

Il parait que Dazincourt, peu familiarisé, comme il le disait, avec les intrigues de coulisse, eut quelques désagrémens à essuyer de la part de deux ou trois de ses camarades. Dans sa correspondance avec madame R.... de C...., se trouve une note particulière qui n'est adressée à personne, et qui semble être un simple *pro memoria.*

« Elle est conçue en ces termes :

« Aujourd'hui, à l'issu de la répétition, j'ai rendez-vous au Cours : j'y dois trouver le nommé Dang....., figurant dans les balets, et chargé de quelques accessoires, à qui j'ai parlé hier pour la première fois depuis sept mois que je suis ici : voici à quelle occasion.

« On donnait le Festin de Pierre, dans lequel il était chargé du role de Pierrot.

Les trois premières scènes du premier acte étaient terminées, Dang..... n'avait pas paru : on le cherchait partout sans le trouver. Dhannetaire, qui jouait le rôle de Sganarelle, était furieux ; je m'habillai à la hâte pour le remplacer. J'entrai en scène au moment où Dang..... arriva. En rentrant dans la coulisse, il m'adressa le propos le plus insolent ; je me contentai de lui demander s'il était ivre : ce monsieur à la réputation de n'être pas très-sobre, et celle d'être un spadassin. Son ami particulier, le nommé Dub...., présent à cette quérelle ridicule, a feint de vouloir l'apaiser, ce qui n'était pas très-difficile pour mon compte. Le spectacle s'est terminé, et comme je m'en retournais chez moi, j'ai été accosté par ce même Dub...., qui me sommait, au nom de Dang..., de me trouver le lendemain à midi au Cours pour lui rendre raison de l'insulte qui je lui avais faite. — J'y serai, a été ma seule réponse. Dub.... paraissait vouloir entrer en explication, me parlait d'excuses. — J'ai répété : J'y serai,

et j'ai tourné le dos au champion de M. Dang.....

« J'arrive de mon rendez-vous : j'avais prié Patrat de m'accompagner ; nous avons été un peu surpris l'un et l'autre de voir Dang..... et Dub..... suivis de plusieurs de nos camarades.

« On a débuté par me parler d'excuses : j'ai ôté très-silencieusement mon habit, et me suis mis en garde. Dangeville se souviendra long-temps de la leçon que je lui ai donnée. Une légère blessure que je lui avais d'abord faite, mon épée ayant glissé sur ses côtes, paraissait l'avoir plus que satisfait : il me le disait, au moins, d'une manière à me le persuader. — Si vous l'êtes, mon brave, ai-je répondu, il faut à mon tour que je le sois ; allons, en garde. Il était furieux, et hurlait comme un démoniaque. Une fausse parade que j'ai faite en relevant son épée, lui a donné sur moi l'avantage de me tirer un peu de sang. Ce succès semblait l'enhardir : il a été de peu de durée : on a relevé Dang....

« Sa blessure n'est pas mortelle : il désire me voir ; j'irai. »

« Le plus lâche des hommes, Dub...., avait incité Dang... à me faire une querelle d'Allemand, en lui persuadant que je serais trop heureux s'il agréait mes excuses. Dub..., aussi médiocre acteur, qu'il est impudent, déplaît au public, qui le souffre, mais ne l'applaudit jamais. Il s'est imaginé que j'avais formé une cabale contre lui. Eh ! qu'ont de commun mes rôles et les siens ? Il joue les seconds amoureux dans l'opéra-comique, et je tiens à l'emploi des casaques. Il y a des hommes que leur amour propre égare d'une manière bien étonnante ! La cabale qui existe contre Dub....., c'est la médiocrité de son talent, comme chanteur et comme acteur. »

On en forma une contre Dazincourt, à la suite de cet événement, ce qui lui avait inspiré du dégoût pour son état, si l'on en juge par la lettre suivante : elle ne porte pas le nom de celui à qui il

l'écrivait. Il y a lieu de présumer que c'est à M. Monvel père, puisqu'à son passage à Lille, il s'était adressé à lui pour en obtenir quelques renseignemens sur le théâtre de Bruxelles.

Bruxelles, *le* 15 *décembre* 1771.

« Votre prophétie se vérifie, mon « cher patron. Vous aviez raison de « m'annoncer que le jour viendrait où « je me repentirais de m'être voué à un « état pour lequel, vous me le disiez « fort bien, il faudrait avoir deux ames: « l'une pour jouir des agrémens passa- « gers qu'il procure; l'autre, pour se « mettre au-dessus de toutes les tracas- « series qui me paraissent aujourd'hui « en être inséparables; et quand, par le « plan de vie que je me suis tracé, il « m'est impossible de ne pas les éviter, « puis-je me flatter d'une existence tran- « quille? Plaire au public, voilà l'ambi- « tion à laquelle se bornent nos désirs; si « à force de travail on réussit à capter

« sa bienveillance, on se croit heureux :
« mais la basse jalousie, c'est encore une
« de vos observations, attend dans la
« coulisse, au sortir de la scène, l'acteur
« qui a reçu quelques applaudissemens.
« Je croyais que vous outriez le tableau,
« pour m'ôter le désir de le voir de
« près. Si le peu de talens que je pos-
« sède offusquait ceux dont je partage
« l'emploi, j'en serais moins surpris,
« quoiqu'assurément ils seraient peu fon-
« dés en raisons, puisque je suis encore
« loin de pouvoir les atteindre; mais
« Dhannetaire et Grandménil, quand je
« serais leur heureux rival, seraient les
« premiers à me féliciter sur mes succès.
« Ceux que j'ai pu obtenir sont leur
« ouvrage; c'est sous ces grands maîtres
« dans l'art, que j'en étudie les prin-
« cipes; chaque jour ils m'encouragent,
« et mon désir eût été de me former à
« leur école, puisque je ne pouvais pas
« me former à la vôtre.

« Depuis quelques jours je m'étais
« aperçu que toutes les fois que je pa-

« raissais en scène dans un des rôles que « Dhannetaire m'a abandonnés, un *brou-* « *haha* qui prouvait le mécontentement, « partait de différens coins du parterre. « Je ne savais à quoi l attribuer, puisque « précédemment j'avais été parfaitement « accueilli dans ces différens rôles. Je ne « suis point assez aguerri avec un pareil « bruit, pour que mes moyens physiques « n'en souffrent pas, et la faiblesse de « mon jeu justifie alors un mécontente- « ment injuste dans son principe. Incer- « tain sur le parti que je devais prendre, « et presque résolu à quitter le théâtre, « j'aurais sans doute suivi cette idée sans « l'événement dont je vais vous rendre « compte.

« Je devais paraître dans une pièce « qui n'a pas encore été jouée ici, et « sans dire à Dhannetaire quelles étaient « mes raisons, je l'engageai à s'en char- « ger. Prevôt était présent; il prit la pa- « role : En vous confiant ce rôle, me « dit-il, Dhannetaire prouve qu'il sait « apprécier votre talent; il ne doute pas

« que vous ne soyez en état de vous en « acquitter à la satisfaction générale. « Ce n'est pas le public, mon ami, qui « est mécontent de votre jeu; vous en « aurez la certitude par les applaudisse- « mens que vous recevrez dans ce nou- « veau rôle.

« Je sortis de chez Dhannetaire avec « Prevôt, et le cœur gonflé d'amertume, « je le laissai lire jusqu'au fond de ma « pensée. Il employa tous les moyens que « purent lui suggérer son amitié pour « arrêter mon découragement, et ne « me quitta que lorsqu'il crut m'avoir « rendu mon énergie.

« La pièce nouvelle était annoncée « pour le 10 de ce mois. Dhannetaire « m'avait comblé d'éloges à la sortie de « la répétion générale qui s'en était faite « le 9; mais je n'en étais pas plus ras- « suré pour le grand jour : il arriva, et, « contre mon attente, contre l'usage, « même assez suivi ici, de ne point ap- « plaudir la présence de l'acteur, mais « seulement son jeu, lorsque je parus,

« je fus accueilli avec une sorte d'en-
« thousiasme que je pris d'abord pour
« une ironie, et qui me déconcerta ;
« mais bientôt je vis que je devais effec-
« tivement cette réception à la bienveil-
« lance du public. Si mon talent n'en fut
« pas doublé, mon zèle au moins le fut,
« et je doute que jamais j'en mette plus
« dans ceux que je suis destiné à rem-
« plir.

« A qui devais-je ce nouveau miracle ?
« C'est ce que j'ignorais ; et ce qui vous
« surprendra, je n'en dus l'explication,
« pour le moment, qu'au hasard qui me
« fit entendre la conversation qu'avait
« avec un de ses camarades, un des plus
« médiocres acteurs de notre théâtre.

« L'estime générale qu'on acccorde à
« Prevôt *, est la récompense de son

---

* Prévôt était un acteur tragique distingué par ses mœurs et par le plus précieux talent. Il venait de quitter le Théâtre Français de Saint-Pétersbourg lorsqu'il parut sur celui de Bruxelles. Il aurait pu venir débuter à Paris, où, sans nul doute, il aurait

« talent et de ses mœurs ; l'amitié de « tous ses camarades, est celle de sa con- « duite avec eux ; et s'il en est quelques- « uns parmi ceux-ci qui ne lui rendent « pas la justice qu'il mérite, au moins « ils le craignent, parce qu'il sait se faire « respecter.

« Certain qu'il ne s'était point trompé « dans sa découverte, il s'est rendu chez « Dub.... et Mol.... : Si demain, leur « a-t-il dit, Dazincourt n'est pas ap- « plaudi dès qu'il paraîtra, par les mêmes « personnes que vous *avez lancées sur* « *lui* depuis quinze jours, c'est au comte « de Cobentzel à qui je m'adresserai pour « avoir raison de ces perturbateurs et de « ceux qui les font agir. *Vous m'enten-* « *dez.* Tous deux cherchaient à s'excuser,

---

eu le plus grand succès ; mais, pendant son séjour en Russie, il avait eu les pieds gelés, au point qu'on avait été obligé de lui faire l'amputation d'une partie des doigts, en sorte qu'il marchait très-difficilement sur la scène. Il redoutait l'attention sévère du public de Paris sur ses attitudes forcées par cet accident.

« et assuraient, *sur leur honneur*, qu'ils « étaient dans une parfaite ignorance « des causes de cette menace. Prevôt s'est « contenté de leur répondre : *vous m'a-* « *vez entendu ;* et effectivement le résul- « tat a prouvé qu'il ne s'était pas trompé.

« Cette satisfaction serait bien suffi- « sante pour moi, si ce qui en est la « cause ne m'annonçait pas qu'il faut « lutter perpétuellement contre des me- « nées sourdes qui, tôt ou tard, me dé- « tacheront de mon goût pour le pre- « mier des arts.

« C'est dans le sein de l'amitié que je « dépose mes chagrins : c'est d'elle seule « que j'attends des conseils. Adieu, mon « cher patron. »

RÉPONSE.

Lille, le 18 *juillet* 1771.

« Lorsqu'a votre passage ici, vous « me fîtes part de vos intentions, j'em-

« ployai tous les moyens pour vous dé-
« tourner de votre projet. Un homme
« qui depuis trente ans fait le triste mé-
« tier de comédien, méritait bien que
« vous eussiez quelque déférence pour
« ses avis. Vous ne les avez pas suivis,
« et vous éprouvez aujourd'hui une des
« tristes vérités que je crus alors devoir
« mettre sous vos yeux.

« Peu de comédiens, et peut-être pas
« un, n'a débuté avec autant de succès
« que vous; et si vos succès n'étaient pas
« mêlés de quelques contrariétés, vous
« auriez trop d'avantages sur tous ceux
« qui ont parcouru la carrière dans la-
« quelle vous entrez, et que je vous en-
« gage aujourd'hui à ne point quitter,
« puisqu'il n'est pas possible de revenir
« sur le passé. C'est par vos efforts mul-
« tipliés, c'est par la science de votre jeu,
« qu'il faut fermer la bouche à l'envie.
« Et quels sont ceux de vos camarades
« qui vous jalousent ? certainement vous
« ne le serez jamais par l'homme doué
« d'un véritable talent, encore moins par

« celui qui mérite quelque estime. Laissez donc parler les sots et les méchans : « vous les forcerez au silence, en ne « faisant aucune attention à leurs basses « intrigues.

« Vous devez savoir aujourd'hui aussi « bien que moi, qu'une troupe de comédiens est un composé d'êtres nés « dans les classes inférieures de la société. Peu d'entre eux ont reçu de l'instruction, et fort peu ont eu une éducation soignée. C'est un phénomène que « de voir s'enrôler sous les bannières de « la comédie, un homme que sa naissance ou sa fortune d'estine à occuper un rang dans la société ; et sur dix « mille comédiens répandus dans les provinces ou dans les Cours étrangères, à « peine en compterait-on cinquante « dont la première destination soit changée. C'est un sujet digne de réflexion, « que de pouvoir décider comment il se « peut faire qu'un homme dépourvu « de toute espèce d'instruction, excelle « souvent en très-peu d'années à remplir

« un état qui semble exiger dans celui qui
« le professe une intelligence profonde,
« la connaissance de l'Histoire Ancienne
« et Moderne pour les tragédiens: pour
« l'acteur comique, celle des mœurs
« et des caractères des différens ordres
« sociaux, et enfin, un grand nombre
« de qualités que la nature réunit si rare-
« ment dans une même personne. Je
« connais mille tragédiens, qui sont
« applaudis, et méritent de l'être, qui
« seraient très-embarassés si, hors de
« la scène, on leur demandait sur Gen-
« giskan, ou tel autre héros d'une tra-
« gédie, qu'ils jouent journellement,
« des détails dont il n'est pas question
« dans la pièce. Et combien de comé-
« diens qui n'ont pas même écouté à la
« porte d'un grand seigneur, en saisis-
« sent cependant sur le théâtre, tous les
« tons et les manières, même au point
« de causer une illusion complète à ceux
« dont ils représentent les personnages!
« Les femmes m'étonnent encore plus
« que les hommes: la plupart ne savent

« pas ce qu'on appelle véritablement bien
« lire, et elles déclament avec grace et
« pureté les rôles les plus difficiles. Si
« quelque chose peut ajouter là-dessus à
« mon étonnement, c'est qu'en général
« les uns et les autres, en quittant leurs
« habits de théâtre, perdent entière-
« ment l'idée de leurs rôles, et rede-
« viennent dans leur triste société, ce
« qu'ils étaient avant de se faire comé-
« diens. Que devez-vous attendre de
« pareils êtres ?

« Je sais bon gré à notre ami Prevôt de
« s'être conduit comme il l'a fait : vous
« ne me l'auriez pas nommé, que je l'au-
« rais reconnu. J'étais à Lyon lorsqu'il
« vint y débuter ; il n'avait alors que
« vingt-deux ans. Il promettait dans la co-
« médie plus qu'il n'a tenu, et il a fait
« dans la tragédie, qu'il n'aimait pas alors,
« plus qu'il ne promettait. L'accident
« qu'il a éprouvé en Russie, l'empêche
« de se présenter sur le premier théâtre
« du monde : c'est un malheur pour lui,
« et une véritable perte pour la capitale.

« Il était fait pour recevoir le sceptre des « mains de Lekain.

« Je vous engage, mon cher Dazin- « court, à faire une grande provision de « patience : elle vous deviendra néces- « saire, plus peut-être par la suite que « pour le moment. Vous ne pouvez pas « exciter encore de grandes jalousies; mais « vous montrez trop de talent depuis « le temps que vous êtes au théâtre, pour « ne pas les exciter un jour. Restez calme : « c'est le vrai moyen de détourner de « vous les orages auxquels nous expose « notre état. La seule chose avec laquelle « je vous engagerais de ne pas vous fa- « miliariser, c'est avec le mépris public, « si vous l'aviez mérité par la nullité du « talent appuyée d'un grand fonds de pré- « somption, c'est alors que je vous dirais : « vous avez fait la plus haute des folies, « en embrassant un état auquel vous n'é- « tiez point appelé par la nature. Faites- « vous oublier, et reparaissez dans le « monde lorsqu'on ne pourra plus con- « fondre votre nom de comédien avec « celui de votre famille.

« Mon attachement pour vous sera tou-
« jours sans bornes.

« Mes sincères complimens à notre ami
« Prevôt. »

Seconde lettre de Dazincourt au même.

Bruxelles, ce 30 juillet 1771.

« Je vous dois, mon cher patron, des
« remercîmens, pour l'opinion favorable
« que vous avez sur la manière dont je
« remplis mes rôles; je supplée à ce qui me
« manque du côté du talent par beaucoup
« de zèle, et voilà sans doute le motif
« des bontés dont le public m'honore.
« C'est en étudiant les vrais principes de
« notre art, que je vois combien il me
« reste à apprendre.

« Mon cœur était réconforté quand
« vous lisiez ma lettre: c'est une obligation
« que j'ai à notre ami Prevôt; la vôtre,
« c'est-à-dire la dernière phrase de votre
« second paragraphe, n'a fait que corro-

« borer le parti que j'avais pris avec moi-
« même, *de forcer les méchans au si-*
« *lence, en ne faisant aucune attention*
« *à leurs basses intrigues.* Je profiterai
« donc de votre dernier avis, et je sens
« qu'il serait difficile aujourd'hui de
« troubler le calme que Prévôt et vous
« avez rétabli dans mon ame.

« Ce n'est point avec vous, mon cher
« patron, que j'userai de détours pour
« vous dire ce que je pense de votre
« diatribe contre les comédiens. Je vous
« avoue que je ne l'ai pas lue sans sur-
« prise; et si mes opinions sur ce point
« coïncidaient avec les vôtres, dès ce
« moment, je renoncerais pour jamais
« au théâtre.

« Je ne puis pas être d'accord avec
« vous sur le peu d'instruction que vous
« supposez à un homme chargé des rôles
« supérieurs dans la tragédie ou la co-
« médie. Je vous abandonne les acteurs
« de l'Opéra Comique : une voix agréa-
« ble et de la justesse dans les sons,
« suffisent pour les faire applaudir; mais

« l'acteur tragique ! mais le comique ! « comment pourraient-ils l'un et l'autre « s'identifier avec les rôles qu'ils repré- « sentent, s'ils n'en faisaient pas une « étude particulière ? comment le tra- « gédien saisirait-il le rôle de Cæsar, « s'il n'était pas à la fois Cæsar à la tête « du sénat de Rome, et Cæsar à la tête « des armées ? Et ce sénat, pourrait- « il s'en faire une idée, s'il n'avait pas été « présent à ses assemblées, en en lisant « les augustes décisions dans l'Histoire « Ancienne de Rollin ?

« Mon ami, vous veniez de remplir un « mauvais rôle, où vous veniez de con- « verser avec la haute-contre de votre « Opéra Comique lorsque vous m'avez ré- « pondu. Les Lecouvreur, les Dumesnil, « les Clairon, les Saint-Val, en France ; « la célèbre mademoiselle Olfields, Mis- « trées Sydonss et tant d'autres, en An- « gleterre, donnent, pour la tragédie, un « démenti formel à votre assertion.

« Quant aux acteurs destinés aux rôles « de la comédie, ce n'est pas effective-

« ment en écoutant aux portes d'un grand « seigneur qu'ils saisiraient les nuances « fines et délicates qui distinguent ceux- « ci de la classe bourgeoise.

« La Cour de France est, sans aucun « doute, la plus fertile en beaux mo- « dèles : c'est à cette Cour que les comé- « diens de Paris vont chercher ceux « dont ils ont besoin ; et c'est à leur « théâtre que se forment les jeunes gens « qui se destinent à la scène. Au reste, « toutes les Cours de l'Europe ont leurs « modèles, et l'éducation de la haute « noblesse, étant la même dans ces Cours, « l'analogie qui existe entre tous les « seigneurs, en fait autant de Français : « peu de nuances les distinguent, et l'ac- « teur intelligent ne saisit que celles qui « lui sont commandées par le goût.

« C'est dans l'emploi que j'occupe où les « modèles manquent, et cet emploi, de « tous ceux de la comédie, est peut-être « celui qui exige le plus d'étude. Un jeune « homme bien tourné représente facile- « ment un rôle de petit maître. Il réunit

« bientôt aux graces qu'il tient de la na-
« ture, celles de l'art. Celui qui remplit
« les rôles à manteaux trouve encore
« des modèles dans la société. Mais un
« valet de comédie n'en saurait trouver
« dans la classe d'hommes voués dans le
« monde au service des autres ; son jeu
« est tout à lui.

« Abjurez, mon ami, les hérésies conte-
« nues dans votre lettre, et je vous pro-
« mets de ne la point communiquer à
« notre ami Prevôt, qui sait que je vous
« ai écrit, et que vous m'avez répondu.
« Allons, du courage ; *il est dans la*
« *faible humanité d'errer quelquefois ;*
« *mais le sage ne rougit point de conve-*
« *nir de son erreur.* Vous voyez que je
« vous flatte ; c'est que j'ai à cœur *l'hon-*
« *neur du corps.* Fussiez-vous récalci-
« trant, je n'en serai pas moins votre
« ami de cœur. »

Lille, ce 11 *juin* 1771.

« Vous avez deviné juste, mon ami

« je venais de jouer le rôle du Misan-
« thrope, lorsque j'ai répondu à votre let-
« tre, et j'avais encore un peu de levain de
« ce rôle dans le cœur. Je réduirai donc à
« la moitié ce que j'ai un peu trop géné-
« ralisé. Convenez que c'est s'excuser de
« bonne grace. Quant à notre haute-con-
« tre, n'en dites pas de mal; ma lettre eût
« été bien *à l'honneur du corps*, si tous
« les comédiens ressemblaient à celui-ci:
« c'est un jeune étourdi que son goût pour
« la musique à enlevé au barreau, dont
« il aurait bien certainement été un des
« ornemens. Des mœurs douces, un
« charme particulier dans tout ce qu'il
« dit, un ton décent, voilà l'homme près
« duquel vous me soupçonniez d'avoir pris
« de l'humeur en conversant avec lui. Il
« vous aime sans vous connaître, car je
« lui parle souvent de vous. Il a le projet
« d'aller à Bruxelles à la fin de son année
« d'engagement ici : ce sera une perte
« pour nous, et une excellente acquisi-
« tion pour Dhannetaire. Voulez-vous
« lui en dire quelques mots? On dit que

« Petit vous quitte, et qu'il a un enga-
« gement en Russie ; si cela était, je puis
« vous assurer qu'il serait dignement
« remplacé par Florival, c'est le nom
« qu'a pris ce jeune homme en arrivant
« ici : il paraît s'y déplaire ; mais je crois
« bien plutôt qu'il craint une visite dont
« il ne paraît pas fort curieux : c'est celle
« d'un oncle qui lui a servi de père de-
« puis son enfance ; le sien est relégué
« avec sa mère à Quimper-Corentin, où il
« est né. La vie de mon étourdi est un
« véritable roman : je lui laisse l'honneur
« de vous la raconter ; car, accepté ou
« refusé par Dhannetaire, il n'en suivra
« pas moins son projet de se rendre à
« Bruxelles, et même d'y passer quelques
« mois. Sa position lui permet d'attendre
« un engagement ; il le veut dans une
« ville à son choix : celle que vous ha-
« bitez lui conviendrait d'après ce que je
« lui en ai dit. Ne pouvant plus espérer
« de l'avoir long-temps pour camarade,
« je désire bien sincèrement qu'il de-
« vienne le vôtre. Dois-je revenir à votre

« lettre ? non, vous me croiriez encore « de l'humeur, tandis que je ne serais que « juste ; j'aime donc mieux terminer ici « la mienne, en vous assurant de tout « mon attachement. »

Il ne sera pas difficile de deviner de quelle part lui fut adressé la lettre suivante : j'ai cru devoir en supprimer la signature.

Lille, ce 20 *septembre* 1771.

« Six mois de détention dans une cita- « delle, rabaissent un peu les fumées « d'une imagination exaltée, et je trouve « aujourd'hui qu'on a sagement fait de « baisser la toile sur moi au moment où « j'allais paraître sur la scène. Séduit par « l'illusion que je me faisais sur l'état d'un « comédien, je n'en trouvais pas qui fût « plus digne de moi, et je me considérais « déjà comme un petit sultan, environné « de charmantes odalisques sur lesquelles

« ses yeux se promènent agréablement,
« et uniquement embarrassé du choix
« qu'il fera. Je voyais les reines déposer
« à mes pieds leur brillant diadème, et
« la modeste *Elmire* trop heureuse de
« se dédommager près de moi de la con-
« trainte de son rôle. L'art ne m'avait pas
« séduit, mon ami ; je rapportais tout aux
« agrémens du métier ; c'est, sans doute,
« un bonheur pour moi de n'avoir pas
« eu des idées plus étendues, puisque
« mes réflexions, en se reportant entiè-
« rement sur ces prétendus agrémens,
« m'ont fait voir le degré d'abjection d'un
« état si peu fait et pour vous et pour moi.

« S'il en est temps encore, mon cher
« Albouy, je vous conjure, au nom
« de l'honneur, de renoncer au plus
« honteux des métiers. Je sais comme
« vous que ce qui le rend honteux
« est bien plus la conduite, outrageante
« pour les mœurs, de la plupart des
« comédiennes que celle des acteurs; mais,
« entre nous, la plupart de ceux-ci méri-
« tent souvent de leur être assimilés, etc. »

Je ne publierai pas le reste de cette lettre : on pourrait croire que je partage des opinions que je suis loin d'adopter.

Réponse de Dazincourt.

Bruxelles, ce 24 septembre 1771.

« En me faisant l'aveu qu'en montant « sur la scène, vous n'y étiez conduit « que par des idées purement maté- « rielles, et non par l'amour de l'art, « c'est me donner gain de cause, puis- « qu'il existe une si grande différence « dans le motif qui nous décidait l'un « et l'autre à embrasser l'état de comé- « dien. Ainsi, d'après mes idées, je n'y « saurais voir cette abjection dont vous me « faites un si hideux tableau. Sans vouloir « être l'apologiste de la conduite des ac- « trices et des acteurs, mais en rendant « seulement hommage à la vérité, je vous « dirai encore que vous outrez le ta- « bleau : j'en juge au moins par ce que

« je vois ici ; et il serait difficile de me « taxer de partialité : je ne vis parti- « culièrement avec aucun de mes cama- « rades, et je ne vois les femmes qu'au » théâtre : la maison de Dhannetaire « est la seule que je fréquente ; mais « j'en sais assez pour vous dire que « vous êtes dans l'erreur. Je vous assure « que nous avons parmi nous des hommes « et des femmes vraiment estimables « pour leur conduite.

« C'est parce que je ne me suis point « laissé séduire par les apparences fri- « voles de ces plaisirs indélicats dont « vous me parlez, et qui se rencontrent « plus fréquemment dans l'état de co- « médien que dans tout autre ; c'est « parce que je ne l'ai point isolé des tra- « vaux de celui qui lui donne la vie, « que j'ai vu le seul côté qui puisse « vraiment exalter l'imagination ; c'est « en m'identifiant avec les maîtres dont « je représente les chefs-d'œuvre, que « je me trouve le courage de fouler aux « pieds des préjugés mal fondés. Ils

« n'existeraient pas ces préjugés, si l'on « voulait considérer de bonne foi le but « des spectacles et les talens exigés dans « le comédien ; il aurait alors nécessaire- « ment des droits à la considération de « tout homme qui veut se donner la « peine de réfléchir : exciter à la vertu, « inspirer l'horreur du vice, exposer « les ridicules, c'est la mission du co- « médien. Et de qui la tient-il ? Il est « l'organe des premiers génies dont la « France s'honore : Corneille, Racine, « Molière, Regnard, Voltaire, voilà les « maîtres dont il fait valoir les préceptes. « L'homme qui professe un état qui « exige des qualités physiques et mo- « rales, de la sensibilité, de l'intelli- « gence, la connaissance des mœurs et « des caractères, une diction pure, des « gestes toujours en accord avec ce qu'on « dit, une mémoire sûre, peut-il donc « être regardé comme un homme que « la société réprouve ? Je sais que d'an- « ciennes ordonnance émanées des rois, « des papes, et des conciles, ont, dans

« les temps reculés, prononcé des peines
« contre les comédiens. Je sais, qu'au-
« jourd'hui encore, la Cour intolérante
« de Rome les excommunie, et qu'on
« refusa la sépulture à l'homme que
« Louis XIV honorait d'une amitié par-
« ticulière, à Molière ; mais je sais aussi
« que les Anglais nos voisins, ce peuple
« penseur et conséquent dans tout ce
« qu'il fait, a accordé à la célèbre ma-
« demoiselle Olfields un tombeau à
« Westminster, et que son corps y re-
« pose glorieusement à côté de Newton
« et des têtes couronnées. Je sais que
« Garrick siégerait, s'il le voulait, au
« milieu des membres d'un parlement
« qui fait la gloire de sa nation. Admis
« au jeu particulier de leurs Altesses
« royales, les duc de Cumberland et de
« Glocester ; admis dans toutes leurs
« parties de chasse, cet honneur serait
« insuffisant pour lui, s'il ne comptait
« pas au nombre de ses meilleurs amis
« un comte de Chesterfield, un duc
« Dorset, un duc Desvonshire, un Fox,

« un Wilkes, et en général, les hommes « les plus illustres que renferme l'An- « gleterre. Je sais enfin que l'état de « comédien est honoré en Angleterre : « cette idée est consolante, même pour « un Français. Le jour n'est peut-être « pas éloigné où nos compatriotes, « adoptant les idées d'une nation qu'elle « estime, sentiront enfin l'inconsé- « quence de dégrader des hommes dont « ils honorent le talent en y applaudis- « sant.

« Je suis loin de vous blâmer d'avoir « perdu toute idée de monter sur le « théâtre, et je suis loin de me repentir « d'avoir agi en sens contraire; mais la « différence de nos positions respectives « était grande : vous avez une fortune « que rien ne peut vous ôter, puisque, « dès à présent, vous jouissez en partie « de celle que vous a laissée monsieur « votre père; pour moi il me fallait « voler de mes propres ailes, courtiser « pour obtenir une place qui n'eût peut- « être pas été suivant mon goût, et ce-

« pendant en faire, pour mes intérêts;
« l'entière abnégation. Pour ne point
« avoir à combattre les idées des autres
« et les miennes, je me suis figuré que
« j'étais mort, et que je me recréais
« avec la volonté de suivre l'impulsion
« de la nature : elle m'avait donné le
« goût du théâtre; je n'ai fait qu'obéir
« à sa voix.

« Vous voyez que mon parti est bien
« décidément pris, et que, lors même
« que je pourrais faire un pas rétro-
« grade, je ne le ferais pas. J'ai appris
« de bonne heure que les promesses
« d'un grand seigneur ressemblaient à
« un ballon rempli d'air; si vous n'êtes
« pas le vil adulateur de ses opinions
« les plus erronées, adieu ses promesses :
« c'est la piqûre qu'on fait au ballon, l'air
« s'en échappe. Une observation légère
« que j'avais faite au maréchal qui me
« montrait sur la carte ce que ni lui
« ni moi n'y voyions, m'a valu un
« mois de bouderie de sa part : qu'eût-ce
« été si j'avais refusé de suivre son or-

« tographe lorsqu'il s'avisait de me don-
« ner à copier quelques-unes des an-
« ciennes anecdotes de sa vie? je veux
« dire de celles auxquelles il ne voulait
« pas donner de publicité, car, pour
« les autres, j'avais les honneurs de la
« rédaction. N'allez pas croire que je
« veuille en inférer que le maréchal est un
« homme sans instruction : ce serait une
« erreur grossière ; peu d'hommes ont
« un tact plus délicat, et peu pourraient
« se flatter de mettre plus de netteté et
« de précision dans les rapports com-
« pliqués qui regardent son gouverne-
« ment ; peu mettent, dans ce qu'ils
« disent ou écrivent, plus de grace, plus
« d'esprit, et, si je puis me servir de
« l'expression, de cette fleur de galan-
« terie qui distingue les grands seigneurs
« de la Cour de Louis XIV, d'avec ceux
« de notre Cour d'aujourd'hui ; ainsi,
« quant à la tournure aimable de son
« esprit, j'aurais plus de bien à en dire,
« que de défauts à lui reprocher, s'il
« était permis *à un maraud de vouloir*
« *juger les dieux.*

« Continuez, mon ami, à marcher « dans la bonne voie dont vous vous « étiez écartée un moment, et laissez- « moi me fourvoyer dans celle que « recouvrent les honteux débris des « foudres du Vatican : elles sont pour « nous les palmes du martyr, car je vous « assure que je me crois aujourd'hui « aussi bon catholique que je l'étais « avant mon arrivée à Bruxelles.

« Vous connaissez mes sentimens pour « vous : ils sont invariables. »

Marseille, ce 10 *janvier* 1772.

« J'apprends, jeune homme, votre « belle équipée, et je m'étonne, qu'ap- « partenant à la famille la plus respec- « table, vous n'ayez pas songé au dés- « honneur dont vous la couvriez en « montant sur le théâtre. Comment osez- « vous vous considérer, et ne pas mourir « de honte ? Albouy comédien ! voilà, « je vous l'avoue, ce que je n'aurais ja-

« mais deviné, quand j'ai appris que « vous aviez quitté M. le maréchal de « Richelieu, et qu'on ignorait le lieu de « votre retraite. Je m'imaginais, con- « naissant votre amitié pour votre res- « pectable frère, que vous étiez allé « partager ses honorables travaux dans « le commerce. L'arrivée de madame « Audibert, votre tante, à Marseille, a « fixé mes idées. Si vous aviez vu ses « larmes, si vous aviez vu celles de votre « père, sans doute vous y auriez été sen- « sible. Sensible! je me trompe : un co- « médien réserve toute sa sensibilité pour « les rôles qu'il remplit; puis il la laisse « sur la scène.

« Est-il temps de vous rappeler à vous- « même? Je ne le crois pas. Jeune homme, « vous avez jeté de gaîté de cœur le « trouble dans votre famille; comment « pourrez-vous lui rendre le calme? « Vous avez tout bravé, les convenances « sociales et les foudres du ciel.

Bruxelles, ce 30 *janvier* 1772.

« Je savais, mon ancien répétiteur ;
« que vous étiez un excellent logicien ;
« mais n'ayant jamais lu de vos homé-
« lies, je ne vous connaissais pas le ta-
« lent de la prédication. J'ai bravé les
« foudres du ciel ! et c'est vous qui me
« tenez un pareil langage ! vous qui pro-
« fessez hautement le plus honteux ma-
« térialisme ! vous qui nieriez la Divinité,
« si la marche régulière des globes cé-
« lestes ne vous forçait pas à reconnaître
« le maître qui leur imprime le mouve-
« ment !... Depuis quel jour êtes-vous donc
« réconcilié avec ce pouvoir papal qui
« lance sur nous autres pauvres comé-
« diens les foudres du ciel, et qui mit
« à l'*index*, il y a dix ans, une de
« vos œuvres hétérodoxes ? Vous seriez,
« mon ami, j'en suis certain, encore
« meilleur comédien que bon prédica-
« teur ; la preuve, c'est que vous ne me

« convertirez point, *quoique j'applau-*
« *disse à votre jeu.* Il nous manque pré-
« cisément un père noble : avec quelle
« dignité vous le rempliriez ! que j'aime-
« rais à vous entendre, dans le rôle de
« commandeur du Festin de Pierre, dé-
« biter ce beau sermon dont il régale
« don Juan avant de le voir précipité
« dans le gouffre infernal !

« C'est assez plaisanter, je dois parler
« raison à l'homme en qui j'en reconnus
« autrefois, et dont je m'honore d'avoir
« reçu quelques leçons de déclamation,
« lorsqu'à la fin de l'année collégiale, on
« nous faisait balbutier, sur un théâtre
« formé de quelques planches, des bouts
« de rôle de comédie. Si mes débuts fu-
« rent heureux, c'est à vous que j'en ai
« l'obligation : personne ne démontrait
« mieux que vous. Vous rappelez-vous
« que quelques années après ma sortie
« du collége, m'ayant vu jouer dans la
« société du comte de Pile, le rôle de
« Sosie, vous me serrâtes entre vos bras
« en me disant : Albouy, si à votre âge

« j'avais eu les heureuses dispositions que « vous avez pour remplir les rôles co- « miques, on parlerait aujourd'hui de « Hog.... comme on parle de Préville. Je « vous alléguai *les convenances sociales* « dont vous me parlez, comme devant « être un frein suffisant pour empêcher « un homme bien né de monter sur le « théâtre; je vous citai même les lois fai- « tes contre les comédiens, les décisions « des papes et des conciles; vous ne vous « rappelez peut-être pas la réponse que « vous me fîtes : elle est encore présente « à ma mémoire, et je veux bien la re- « mettre ici sous vos yeux.

« Il y aurait démence, me dites- « vous, à croire que les lois pro- « noncées autrefois contre les comé- « diens, puissent concerner ceux d'au- « jourd'hui. Charlemagne, par son or- « donnance de l'an 789, ne mit-il pas les « historiens *au nombre des personnes* « *infâmes, et auxquelles il n'était pas* « *permis de former aucune accusation* « *en public ?* Rollin, Vertot, St. Réal,

« vivront dans tous les temps, et des
« monceaux de poussière couvrent l'or-
« donnance de Charlemagne. Il en est de
« même de celle par laquelle il autorisa
« la défense faite aux évêques, aux prê-
« tres et autres ecclésiastiques, par les
« conciles de Mayence, de Tours, de
« Rheims, tenu en 813, d'assister à au-
« cun spectacle, à peine de suspension,
« et d'être mis en pénitence. Mais était-
« ce bien contre des comédiens que les
« conciles de ce temps tonnaient ? l'his-
« toire m'apprend que je serais dans l'er-
« reur si je le croyais ; c'était contre des
« farceurs publics qui, l'action exceptée,
« mêlaient dans leurs jeux toutes sortes
« d'obscénités. Il est bien vrai que les
« papes ont, de tout temps, rejeté les
« comédiens hors du sein de l'Eglise, ceux
« d'Italie exceptés, ainsi que leurs cas-
« trats, ces tristes victimes de l'avarice
« de leurs parens, qui, à la honte des
« mœurs, remplissent sur la *scène de*
« *Rome* les rôles de femmes. Vous con-
« viendrez qu'il y a quelque chose de

« dérisoire dans cette différence que les
« papes se sont complus à mettre entre
« leurs comédiens et ceux qui profes-
« sent le même état dans des pays qui ne
« sont pas de leur domination.

« Du côté de la religion, m'ajoutâtes-
« vous en riant, vous voyez que j'aurais
« l'esprit tranquille ; il est moins facile
« en apparence de se tranquilliser du
« côté des convenances sociales.

« Etablissons d'abord en principes une
« vérité que rien ne saurait attaquer :
« c'est qu'il n'existe réellement qu'un
« préjugé contre l'état de comédien. Est-
« il fondé ? voilà la question ; je réponds
« affirmativement non.

« Quel est le ministère d'un comédien ?
« *de nous montrer la vertu sous ses plus*
« *beaux rapports, et le vice dans toute*
« *sa difformité ;* enfin, de corriger nos
« mœurs et nos ridicules en riant.

« Quel est celui d'un prédicateur dans
« la chaire de vérité ? *de nous montrer*
« *la vertu sous ses plus beaux rap-*
« *ports, et le vice dans toute sa diffor-*

« *mité*, puis de chercher à nous corriger « par la crainte des peines éternelles ; « et en nous faisant voir, dans un dieu « miséricordieux, un dieu qui ne rêve « que vengeance contre les faiblesses de « l'humanité.

« Je n'étendrai pas plus loin mon pa- « rallèle, me disiez-vous, et, entre nous, « je crois qu'il y avait prudence de votre « part.

« Si le préjugé contre l'état de comé- « dien, c'est toujours vous qui parlez, « était fondé, pourquoi l'auteur dont « il représente les pièces n'y serait-il « pas aussi soumis ? Il me semble que « l'homme qui trace un plan, et celui « qui l'exécute, doivent partager égale- « ment ou la gloire et le blâme qui en « résulte.

« J'étais encore trop jeune pour que « vous vous étendissiez davantage sur vos « opinions relatives à l'état que j'ai em- « brassé aujourd'hui : mais convenez, « mon maître, que j'ai pu depuis réunir « mes réflexions aux vôtres, et qu'au-

« jourd'hui je serais en force pour vous « répondre.

« Malgré votre doute apparent, je « suis extrêmement sensible à ce que « vous me dites de mon père et de ma « tante. Vous avez employé près d'eux, « j'en suis certain, toute votre rhéto- « rique pour les convaincre que le « mal n'est pas aussi grand qu'ils se le « peignent. Au reste, vous avez commis « une erreur impardonnable pour un « homme qui connaît toutes les nuances « de mon métier : vous devez savoir que « la sensibilité ne fait pas le fond des « rôles d'un Crispin, et vous devez être « certain, plus que personne, que ce « sont ceux que j'ai choisis. *Ergo*, je ne « laisse pas ma sensibilité sur la scène.

« De bonne foi, votre lettre n'a-t-elle « pas été écrite sous les yeux de mon père « et de ma tante? Il fallait donc y join- « dre un lénitif; vous me réservez, sans « doute, cette surprise. Souvenez-vous, « mon maître, que j'ai trop bonne opi- « nion de vous, pour croire que vous

« puissiez jamais adopter des principes
« qui ne feraient point honneur à votre
« jugement, encore moins à l'homme
« que j'ai connú enthousiaste des grands
« auteurs comiques de l'antiquité. Je ne
« sais pas si vous étiez bien familier avec
« votre bréviaire; je ne sais même pas
« si, en votre qualité de simple clerc,
« vous êtes obligé de le dire : mais ce dont
« je suis certain, c'est que toutes les co-
« médies de Plaute et de Térence sont
« casées dans votre mémoire de ma-
« nière à ne s'en effacer jamais, et que
« votre habitude était, après avoir com-
« paré ces deux auteurs l'un à l'autre,
« de mettre Molière entre eux deux,
« et, véritable icoholâtre, de ne plus sa-
« voir lequel de ces trois saints vous de-
« viez invoquer le premier pour vous
« initier dans les mystères de leur art.

« J'attends de vous une nouvelle let-
« tre : elle est nécessaire, si vous vou-
« lez-vous réhabiliter dans mon esprit.
« Quelle quelle puisse être, elle ne me

« fera pas oublier que je vous dois le peu
« que je vaux au théâtre. »

Marseille, ce premier février 1772.

« Vous me prenez dans mes filets, mon
« digne élève ; et sans pourtant applaudir
« à ce que vous avez fait, je ne puis vous
« blâmer sérieusement. J'aime l'auteur
« d'une bonne comédie, je ne m'en dé-
« fends pas, et j'aime l'acteur qui me la re-
« présente. J'avoue même que je ressens
« intérieurement une sorte de vénération
« et pour l'un et pour l'autre : tous deux
« sacrifient leurs veilles pour nous faire
« éprouver les plus nobles, comme les
« plus douces jouissances. Maudit soit le
« préjugé qui existe contre le comédien !
« Vous avez choisi l'emploi des va-
« lets ! je m'en suis douté quand ma-
« dame Audibert nous a eu assuré que
« vous jouiez la comédie. Ces rôles
« exigent de la finesse, de l'esprit, de la
« gaîté, et sont d'une grande importance ;

« parce qu'ils ne souffrent point de mé-
« diocrité : je suis certain que vous pos-
« sédez toutes les qualités nécessaires
« pour les bien remplir. Surtout, mon
« cher, point d'imitation : il faut étu-
« dier les bons modèles, mais pour se
« créer un genre à soi, et c'est sûrement
« ce que vous faites : mon conseil est
« donc inutile.

« Plaisantez-vous, quand vous me
« dites qu'il vous manque un père noble ?
« Monsieur mon élève, je suis capable
« de laisser mon petit collet à Marseille,
« et d'aller endosser à Bruxelles un habit
« de financier, si vous me répétez sé-
« rieusement ce que vous me dites d'un
« ton ironique.

« J. J. Rousseau dit : *Les mœurs ont*
« *changé depuis Molière ; mais le nou-*
« *veau peintre n'a pas encore paru.*
« J'ai cru que je pourrais être ce nou-
« veau peintre, et la tête pleine de nos
« meilleurs auteurs comiques, je me suis
« mis à l'ouvrage. Je voulais faire une
« comédie de caractère. J'ai fait du co-

« mique larmoyant. En relisant mon « ouvrage, je me suis rappelé le pré- « cepte de Boileau :

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point dans ses vers de tragiques douleurs.

« Prenant alors tristement mon ma- « nuscrit, je lui ai fait son procès, et « l'ai condamné, en expiation, à être « brûlé, et ses cendres jetées au vent. « Ce n'est pas sans pousser de profonds « soupirs que j'ai eu le courage de mettre « à exécution la sentence que j'avais « prononcée ; elle était sans appel : je « l'avais ainsi motivée, parce que je « craignais qu'en recourant à quelques « juges suprêmes, je veux dire à ces « auteurs ou à ces acteurs qui, ne pou- « vant pas peindre gaîment la nature, « et trop vains pour s'avouer leur « insuffisance, feignent d'approuver « par principe, et par raison, le « seul genre qui puisse convenir à leur « faiblesse. Puis pour me réconforter,

« et me convaincre que je n'avais pas
« été trop sévère dans mon jugement.
« J'ai lu, sans désemparer, l'*Avare* de
« Molière et le *Joueur* de Regnard ;
« il ne m'est plus resté alors d'autre
« regret que celui de ne pouvoir mar-
« cher sur leurs traces.

« Quand on ne peut pas tenir digne-
« ment le sceptre, il faut y renoncer ;
« mais il ne faut pas s'avilir jusqu'à se
« contenter de la houlette. Je portais mes
« vues trop haut. J'avais voulu éviter
« la licence d'Aristophane et de Plaute ;
« et prenant Terence pour mon modèle ;
« je croyais, dans mon œuvre *anti-théâ-*
« *trale*, avoir concilié la décence avec la
« plaisanterie ; je n'avais fait que la
« moitié de tout cela. Mes personnages
« étaient décens, sans agrémens ; *ergo*
« ennuyeux : les plaisanteries que je met-
« tais dans leurs bouches étaient lourdes
« et pesantes. L'invention, le plan et
« l'ordonnance de mon sujet n'étaient
« peut-être pas sans mérite ; mais
« je n'avais pas su lui donner la vie.

« Non content d'avoir livré mon coup
« d'essai aux flammes, je me suis fait
« le serment de me contenter d'ad-
« mirer les maîtres, mais de ne plus
« prendre la plume après eux. Cepen-
« dant j'attendais de mes travaux lit-
« téraires, outre la gloire, cette fumée
« qu'on respire avec délices, quelques
« avantages pécuniaires. Vous savez, ou
« vous ne savez pas qu'il a plu à mon
« cher oncle le chanoine de notre cathé-
« drale, de décéder, après avoir donné
« à sa *Marthon*, par un testament bon
« et valable, tout ce qu'il possédait:
« cette succession, que je voyais en ave-
« nir, me faisait prendre en patience
« ma petite existence; car depuis que
« j'ai quitté le collége et l'habit des
« oratoriens, je ne possède autre chose
« qu'un mince bénéfice du rapport de
« 800 liv. Aujourd'hui plus d'espoir de
« succès comme auteur dramatique, et la
« certitude de rester *seigneur suzerain* de
« 800 liv. de rentes; voilà, mon cher élève,
« au vrai, le tableau de ma position : elle

« n'est pas très-brillante, comme vous « voyez.

« En troquant mon bénéfice contre « l'emploi des pères dans la comédie, il « me semble, si j'ai quelque succès, que je « n'aurai pas fait un aussi grand sacrifice « que vous à l'avenir. Dites donc un mot, « et je vous rejoins.

« Contre mon ordinaire, moi qui ne « relis jamais mes lettres une fois qu'elles « sont écrites, je relis celle-ci, et me « rappelle celle qui la précéda. Singu- « lier composé que l'homme! Je pensais « réellement ce que je vous écrivais, « comme je pense ce que je vous écris « dans ce moment. La réponse que vous « avez faite à ma lettre est un talis- « man : elle m'a ensorcelé.

« Écrivez-moi si je dois jeter le petit « collet aux orties. J'ai trente quatre « ans : il y en a vingt que je le porte, « et vingt qu'il est pour moi un véritable « fardeau : il est temps que je m'en dé- « barrasse.

« A vous, *per fas et nefas.* »

Au bas de cette lettre Dazincourt avait écrit :

Bruxelles, ce 20 février 1772.

« J'AIME à vous vous voir raisonnable.
« Arrivez.

D'APRÈS quelques renseignemens qui m'ont été donnés, l'abbé Hog....., qu'on avait destiné, après ses études, faites aux oratoriens de Marseille, à entrer dans leur ordre, remplissait, à l'époque où Dazincourt y étudiait, les fonctions de répétiteur. Une réponse hardie faite à un écrit de la Cour de Rome, lui valut, outre la censure de cette Cour, son expulsion de l'oratoire.

Spécialement protégé par M. de Belloi, alors évêque de Marseille, et par M. le comte de Pille, il obtint, en faveur de sa jeunesse, le pardon de cette réponse, qu'on avait taxée d'être hétérodoxe. A

cette grace l'évêque avait ajouté la donation d'un bénéfice à simple tonsure, dont l'abbé Hog..... jouit jusqu'au moment où il alla rejoindre Dazincourt à Bruxelles. Doué d'une intelligence rare, personne ne saisissait mieux que lui l'esprit d'un rôle : c'était un excellent professeur de déclamation ; mais il eût été détestable acteur. Sa voix grêle et désagréable l'aurait toujours fait mal accueillir du public. D'après les avis de Dazincourt, de Dhannetaire et surtout de Mérillan, qui était à Bruxelles lorsque l'abbé y arriva, il renonça à monter sur le théâtre. Mérillan, pendant le séjour qu'il avait fait à Bruxelles, l'avait pris en amitié, et l'emmena avec lui : il était alors directeur du théâtre attaché à la Cour de la Haie. L'abbé fut son régisseur, et pendant six ans qu'il remplit ce poste, il fut constamment occupé du soin de faire, autant que la chose lui fut possible, le meilleur choix en acteurs et en actrices : plusieurs se formèrent à son école. Sa mort prématurée fut une

véritable perte pour le public de la Haie : le prince d'Orange en faisait un cas particulier, et plus d'une fois il eut part à ses libéralités.

Dazincourt était depuis quatre ans à Bruxelles, et depuis quatre ans il plaisait constamment au public. Différens acteurs du théâtre de Paris étaient venus à diverses époques, donner des représentations sur celui de Bruxelles ; tous avaient payé à Dazinconrt le tribut d'éloges que méritaient ses talens, et tous l'avaient engagé à venir recevoir dans la capitale du monde, les mêmes applaudissemens qu'il recevait sur la scène où il avait débuté. Dans tous les états, il est difficile de se défendre du degré d'ambition qu'ils offrent, et c'est mettre le sceau à sa réputation, comme acteur, que de débuter au grand théâtre de Paris, de manière à satifaire le goût des nombreux connaisseurs qui le fréquent.

On a la conscience de son talent. Dazincourt pouvait, sans amour propre, avoir la prétention de ne pas paraître

déplacé sur un théâtre où Préville et Augé brillaient alors de toute leur gloire; il savait qu'il pouvait cueillir encore quelques branches de lauriers après ces grands maîtres. La crainte de se montrer auprès d'eux, ne l'arrêtait donc pas; mais paraître sur la scène, dans une ville où il avait été connu sous des rapports si différens, se trouver précisément sous la juridiction de l'homme qui l'avait honoré de sa protection, et qui se proposait de lui faire remplir la carrière la plus honorable; voilà le pas difficile qu'il n'osait point franchir. Journellement accueilli d'une manière gracieuse, comme je l'ai déjà dit, par le prince de Ligne, ce fut à ce noble protecteur qu'il s'adressa pour obtenir du maréchal de Richelieu, le pardon de l'avoir quitté sans l'en prévenir, et la permission de solliciter ses débuts à Paris.

« Ce qu'on m'a dit du talent de Da-
« zincourt, répondit le maréchal au
« prince de Ligne, m'a fait oublier l'in-
« gratitude d'Albouy. J'ai totalement

« perdu le souvenir de ce dernier, et « je me ferai un vrai plaisir d'étayer de « mes moyens le comédien qui a su mé- « riter votre estime et celle de tous les « honnêtes gens. Ses succès à Bruxelles « lui répondent d'avance de ceux qu'il « doit espérer ici. Je ne serai pas un « des moins empressés à y applaudir. »

Cette réponse du maréchal, décida le sort de Dazincourt. Il reçut son ordre de début, dont la date est du 28 octobre 1776, et partit deux jours après pour se rendre à Paris.

A son arrivée, il fit demander au maréchal de Richelieu la permission de lui rendre ses devoirs respectueux, et le duc, sans lui parler du passé, l'accueillit comme quelqu'un qui lui était spécialement recommandé par un homme pour lequel il avait la plus profonde estime.

Le 16 novembre, Dazincourt présenta à la Comédie Française son ordre de début, qui fut fixé au 21 du même mois. Le rôle de Crispin, dans les Folies Amou-

reuses, avait été celui dans lequel il avait débuté à Bruxelles; ce fut aussi celui qu'il choisit pour son début aux Français. La manière dont il le joua, ainsi que plusieurs autres, et principalement celui de Sosie, ne démentit pas la réputation qui l'avait précédé à Paris.

Les bontés dont l'honorait le prince Charles, qui le protégeait, et qui avait (j'ai oublié de le dire) protégé son début à Paris, ainsi que l'engagement qu'il avait au théâtre de Bruxelles, lui faisaient la loi d'y retourner. Il s'y rendit, et y resta jusqu'à l'époque du Carême. Alors il revint remplir son essai.

L'ordre de son essai est en date du 26 mars 1777; on fixa ses appointemens à 3000 liv. et les jetons : c'était une double faveur dans ce temps-là, où les appointemens ordinaires de l'essai n'étaient que de 1800 liv., et où l'on n'obtenait les jetons qu'après plusieurs mois d'épreuves.

Le 23 mars 1778, il fut reçu sociétaire avec tous les droits de comédien reçu; mais comme il n'y avait pas assez de parts

vacantes pour remplir les augmentations promises, on lui donna une augmentation de 1000 liv.

Le 12 avril 1779, il eut son 1^er^. quart.

Le 18 avril 1780, un second quart.

Le avril 1781, il eut un huitième.

Le 29 mars 1782.... un huitième.

Le 25 avril 1783.... un huitième.

Et enfin le 24 mars 1784, il eut son dernier huitième. Ses fonds pour la comédie avaient été faits par le caissier des états de Bourgogne ; il les remboursa en janvier 1789, à l'aide de M. Albouy son frère, qui lui prêta la majeure partie de la somme qui lui était nécessaire

C'était au mois de janvier 1776 qu'il avait eu occasion de connaître cette princesse russe, Madame de Sch....., dont je n'ai fait que prononcer le nom au commencement de ces Mémoires. Avant de dire comment il la connut, et de parler de sa liaison avec elle, lisons d'abord le portrait qu'il en fait : il est assez court pour ne pas ennuyer ; il est suffisant pour

fixer l'idée qu'on doit se faire de la rare beauté de cette dame.

Je le trouve à la tête d'une notice sur cette dame, et de quelques lettres qui ont rapport à sa liaison avec elle.

« Si la princesse de Sch.... eût existé « du temps de Praxitèle, il l'eût prise « pour le modèle de sa Vénus modeste, « et elle eût été encore plus parfaite. *

Suit la notice, que je vais transcrire, telle qu'elle est sous mes yeux.

La princesse de Sch.... était parente éloignée des comtes de Best.... Ils étaient deux frères : l'un avait été ch.... de l'impératrice Elizabeth, qui l'avait exilé en Sibérie pour causes de trahison. Catherine II, à son avénement à la couronne, rendit au frère de cet exilé,

* Les habitans de l'île de Cos avaient demandé une statue de Vénus à Praxitèle : il en fit deux, dont il leur donna le choix, pour le même prix : l'une était nue, l'autre voilée. Ils préférèrent la dernière.

alors ambassadeur à...., les biens immenses du ch.....qui avaient été confisqués : il était mort dans son exil. L'ambassadeur survécut peu d'années à ce bienfait de sa souveraine : il mourut sans enfans, et ne laissa d'autre héritière que la jeune comtesse de Best..., sa parente. Une fortune considérable réunie à la plus charmante figure, la rendaient un parti important ; elle aurait bien voulu décider elle-même de son sort. Le comte de Zabi.., Polonais excessivement riche, sollicitait depuis long-temps le bonheur de devenir son époux. Elle l'aimait ; mais l'idée de tout lui devoir, humiliait un peu son orgueil, et sans rejeter ses soins, elle éloignait toujours un moment qu'elle désirait autant que le comte. L'héritage qu'elle venait de faire sembla lui rendre son amant plus cher, et de ce moment il fut décidé entre eux, que la fin de son deuil serait l'époque de leur réunion.

Elle était alors au nombre des *frêles* de l'impératrice, et sous la tutelle d'une

tante qui l'aimait comme si elle eût été sa fille. Cette tante avait approuvé sa conduite vis-à-vis du comte Zabi...; et mademoiselle de Best... n'imaginait pas que rien pût s'opposer au bonheur qu'elle attendait d'un hymen que son cœur avait toujours désiré, mais qu'elle désirait encore plus depuis que sa fortune égalait, ou, pour mieux dire, surpassait celle de son amant.

A la Cour des rois, le cœur peut faire un choix, mais il faut que la volonté du souverain le sanctionne, et déjà Catherine avait décidé que mademoiselle de Best... aiderait, par sa grande fortune, le prince de Sch..., qu'elle affectionnait, et qui était peu riche, à soutenir la dignité de son rang. Son attachement pour le comte de Zabi.... n'était point un mystère. Il fut chargé d'une mission pour Warsovie, et l'on profita de son absence pour conclure le mariage de mademoiselle de Best.... avec le prince de Sch... A peine avait-elle eu le temps de prévenir son amant, que l'impératrice avait disposé de

sa main. Zabi.... revint à Péterbourg, sa mission étant remplie. Il serait difficile de peindre son désespoir, il le serait de peindre celui de mademoiselle de Best... Trop timide pour avoir osé refuser à sa souveraine de faire le sacrifice de sa personne, et trop franche pour avoir caché au prince de Sch.... le sentiment qu'elle éprouvait pour le comte de Zabi..., elle avait cru que cet aveu suffirait pour le faire renoncer à devenir son époux ; elle s'était trompée. Quoique la plus belle des femmes, le prince n'avait point fait attention à la régularité de ses traits, il n'en avait fait qu'à sa fortune.

Il est assez rare d'être jaloux d'une femme pour laquelle on n'éprouve pas d'amour ; le prince l'était de la sienne et le comte de Zabi.... était l'objet de sa jalousie. Cependant, par égard pour la princesse, il s'était abstenu même de lui faire une visite de bienséance : il l'aimait trop pour ne pas sacrifier à son repos les sentimens qu'elle lui avait inspirés, et il savait que c'eût été le troubler, que de se

présenter chez elle. Cette conduite du comte de Zabi... opéra précisément le contraire de ce qu'il voulait; le prince s'imagina qu'il se dédommageait en secret des privations qu'il s'imposait aux yeux du public; plus d'une fois, lorsqu'il le rencontrait dans différentes sociétés, il le lui avait fait entendre, et le comte avait toujours eu l'air de ne point comprendre ce qu'il voulait dire.

Le comte de Zabi.... se faisait une étude particulière de fuir toutes les sociétés dans lesquelles il aurait pu rencontrer la princesse de Sch.... Il faut le dire, indépendamment du soin de ménager la réputation de cette princesse, qu'on n'aurait pas manqué d'attaquer si on l'avait vu lui rendre quelques soins, son amour propre souffrait devoir qu'elle l'eût sacrifié, sans aucune espèce de résistance, à un simple désir de sa souveraine; car il était loin de croire qu'il y eût eu une volonté absolue.

Une fête que donnait le comte de Voronz..., à laquelle toute la noblesse de Saint-Pétersbourg se trouvait invitée, fut

l'écueil contre lequel échoua son projet d'éviter éternellement la princesse de Sch..... Il était bien certain de l'y rencontrer, et il y vint ; ce fut la première personne sur laquelle ses yeux se portèrent en entrant dans un des salons où l'on était rassemblé : elle était entre madame de Bint..... et la princesse de Zcz..... Lié d'amitié avec madame de Bint.... qui l'avait remarqué à son arrivée, il eût été peu galant de ne pas s'en approcher, il l'eût été bien peu, en causant avec elle, de ne pas adresser la parole aux dames qui l'accompagnaient. Eh ! comment se trouver près d'une femme qu'on a aimée et qu'on aime encore, sans vouloir fixer son attention ? Pour le repos de la princesse, elle retrouva Zabi.... ce qu'elle l'avait toujours vu, je veux dire l'homme le plus aimable et le plus doux. Il se plaignit de son malheur en homme qui sait apprécier la perte qu'il a faite, mais sans reproche, et se contentant de déplorer le sort qui l'avait si cruellement servi. Il ne la quitta pas une partie de la nuit. Ni l'un ni l'au-

tre ne s'étaient aperçus que le prince de Sch..... les avait continuellement observés.

Le lendemain de cette fête, la princesse éprouva, de la part de son mari, plusieurs reproches dans lesquels se trouvait mêlé le nom de Zabi.... Elle crut ne pas devoir y répondre; elle savait qu'intérieurement elle n'en avait point à se faire. Fatigué sans doute de son silence, le prince la quitta : deux heures après, on le ramena chez lui baigné dans son sang, et pouvant à peine prononcer quelques mots.

Je me suis vengé en partie, dit-il à la princesse, qui était accourue pour lui prodiguer tous ses soins, de l'offense cruelle que vous avez faite à mon honneur; mais ma vengeance ne sera complète que lorsque je vous aurai fait partager le sort de votre amant. La mort ne lui laissa pas le tems d'exécuter son affreux projet, il mourut le lendemain.

Avant de quitter la fête qu'avait donné le comte de Voronz..., le prince de Sch...

avait chargé un de ses gens de dire au comte de Zabi... qu'il l'attendrait à deux heures sur les bords de la Neva, et qu'il espérait que là il voudrait bien lui répéter la longue conversation qu'il avait eue avec la princesse pendant une partie de la nuit.

Le comte s'y était trouvé, accompagné du colonel Buttur.... Le prince l'était de son côté par le comte Naris....

Dès qu'ils furent en présence, Zabi.... voulut entrer en explication; il avait affaire à un furieux. Le prince de Sch..., sans vouloir rien écouter, tira son épée, et se mit en garde. Leur combat fut terrible... Zabi.... avait d'abord cherché simplement à parer les bottes que lui portait son adversaire; mais bientôt il vit qu'il lui fallait défendre sa vie, et de ce moment il attaqua à son tour. L'un et l'autre perdaient beaucoup de sang; leurs témoins voulaient les séparer, il n'y eut pas moyen. Zabi.... fut tué sur la place, et le prince de Sch...., comme je viens de le dire, ne survécut que quelques

heures aux blessures qu'il avait reçues.

Les reproches amers et peu mérités qu'avait reçus la princesse de Sch...., n'étaient pas la seule injustice que son mari eût commise envers elle avant de mourir; il l'avait déshonorée aux yeux du colonel Buttur...., qui avait servi de témoin à Zabi...., ainsi qu'à ceux du comte de Naris...., et ces deux messieurs étaient convaincus que la princesse était coupable. Le comte de Naris...., particulièrement attaché au prince de Sch...., crut honorer sa mémoire en divulgant les causes de son combat, qui devint bientôt la fable de toute la ville.

On trouve dans sa conscience un refuge contre la calomnie; mais la fibre sensible n'en est pas moins émoussée.

La princesse n'eut pas le courage d'opposer un front calme aux bruits infâmes qu'on faisait courir sur elle. Véritablement affligée d'ailleurs d'être la cause, quoique bien innocente, de la mort de deux hommes, dont elle aimait l'un, et dont elle s'était accoutumée à respecter

les devoirs qui l'attachaient à l'autre, elle prit le parti de quitter Pétersbourg, et de se rendre en France sous un nom supposé, et sans autre suite que celle d'une de ses femmes qui était Allemande, et dont elle connaissait toute la discrétion. Sa tante fut la seule personne qu'elle instruisit de son projet, et la seule chargée de la gestion des biens qu'elle laissait en Russie, où elle se proposait de ne revenir que lorsqu'on aurait oublié, pour ainsi dire, son existence.

Elle prit sa route par Warsovie, où elle savait que le comte de Zabi.... avait un neveu qui n'existait que de ses bienfaits. Elle savait aussi que le frère de Zabi.... qui, par sa mort, devenait son héritier, ne conserverait pas à ce neveu l'existence honorable qu'il avait eue jusqu'alors; se regardant comme la cause de son malheur futur, elle avait projeté d'y remédier. Elle le fit venir à son passage, et déposa en sa présence chez le banquier Wolff, en billets de change dont elle s'était munie, une somme de cent mille rou-

bles, pour être mise à sa disposition à l'époque de sa majorité : il n'avait plus que six mois pour y atteindre. Elle était censée avoir reçu cette somme du comte de Zabi...., et remplir son intention.

Ce trait de la princesse de Sch.... suffirait seul pour prouver la délicatesse de ses sentimens. Mais combien d'autres n'en pourrais-je pas citer qui honorent sa grande ame !

Son désir de se rendre en France, ou pour mieux dire celui de s'éloigner d'un pays où, dans l'espace de moins de six mois, elle avait éprouvé tant de tribulations, était si vif, qu'elle traversa la Moravie, et arriva à Vienne plutôt en courrier, que comme une femme délicate, qu'un aussi long voyage aurait dû faire succomber à la fatigue. Cependant elle resta une semaine à Vienne pour se reposer ; mais elle ne s'y montra point, et ne satisfit pas même au mouvement de curiosité qu'elle avait de visiter la ville et ses environs. Elle quitta Vienne, et prit la route de Munick, où elle fit en-

core un court séjour, et ne s'arrêta ensuite qu'à Stuttgard : c'était la patrie de la femme qui l'accompagnait. Elle lui avait demandé la grace d'y voir sa famille, et la princesse ne crut pas devoir la lui refuser, en raison du dévouement qu'elle lui marquait.

Ce ne fut qu'en arrivant à Strasbourg qu'elle respira librement; il lui semblait qu'elle rentrait dans sa patrie après une longue absence. En y arrivant, elle avait pris à son service un domestique, prétextant que le sien était resté malade à Munick. La langue anglaise et française lui étaient aussi familières que la sienne. Elle s'était donnée dans cette ville pour Anglaise et pour veuve d'un négociant mort aux grandes Indes, et avait pris le nom de Williams, qu'elle conserva tant qu'elle resta hors de sa patrie.

Son projet avait d'abord été de se fixer à Paris, et d'y louer une maison agréable, dans laquelle elle se proposait de vivre entièrement retirée. Deux ou trois mois de séjour dans cette ville l'en dégoûtè-

rent ; elle la quitta pour aller se confiner en Auvergne, dans un hameau environné de montagnes, et dans lequel se trouvaient quelques habitations éparses. Là, livrée à une sombre mélancolie, n'ayant d'autre occupation que celle de secourir des voisins pauvres et grossiers, il lui fallut bien payer sa dette à la nature ; elle y éprouva une maladie qui aurait pu être d'autant plus dangereuse, qu'éloignée de tous les secours de la médecine, elle n'eut que ceux de l'excellente femme qui l'avait accompagnée. La seule consolation qu'elle éprouvait, était de recevoir de loin en loin des nouvelles de sa tante, par la voie d'un banquier de Paris qui recevait ses lettres, et faisait passer à sa tante celles qu'elle lui adressait. On ne sent vraiment le prix de la santé, que lorsqu'on vient d'éprouver une maladie douloureuse ; c'est alors qu'on se rattache à la vie, et c'est ce que fit la princesse de Sch.... A peine entrée dans sa convalescence, elle répandit de nouveaux bienfaits sur les malheu-

reux qui l'environnaient, et, comblée de leurs bénédictions, elle partit pour Orléans, dans le dessein d'y consulter un médecin qu'elle avait eu occasion de voir à Paris, et qu'elle savait retrouver dans cette ville, où il lui avait dit que son intention était de s'établir, parce qu'il s'y retrouverait au sein de sa famille. Elle s'informa de lui en arrivant à Orléans: il y était effectivement; elle le fit appeler. Son état n'exigeait plus que des ménagemens; mais il était facile à un médecin expérimenté de voir, d'après quelques observations qu'il avait faites, que le remède le plus puissant qu'il pût employer pour une malade telle que la princesse de Sch...., était de lui ordonner beaucoup de distraction.

M. Thierry, ainsi se nommait ce médecin, était un homme extrêmement aimable : sa conversation avait un charme particulier; c'était presque la seule personne avec laquelle la princesse avait eu des entretiens suivis depuis son départ de la Russie; il n'était pas étonnant

qu'elle éprouvât un véritable plaisir à recevoir ses visites, qu'il prolongeait autant que la bienséance pouvait le lui permettre. Ce docteur, de son côté, qui ignorait quel était le rang et la fortune de la princesse, avait avec elle cette honnête familiarité que permettait son état. Son amabilité cachée sous le voile d'un noir chagrin, l'intéressait ; il lui donnait des soins avec un zèle imaginable. Depuis plus de quinze jours, ils ne lui étaient plus nécessaires, et M. Thierry, qui depuis deux mois que la princesse était à Orléans, s'était fait une douce habitude de venir journellement passer quelques heures auprès d'elle, craignant qu'enfin elle n'attribuât à quelque vue d'intérêt ses fréquentes visites, lui avait conseillé de prendre les eaux de Spa ; il lui réitéra ce conseil : « C'est le dernier, lui dit-il, que je puisse vous donner ; la diversion affermira votre santé. — Mais si je trouve ici cette diversion, répondit la princesse, qu'ai-je besoin d'aller la chercher plus loin ? Docteur, vous las-

seriez-vous de me donner vos soins?— Vous ne le croyez sûrement pas. »

Un moment de silence succéda ; la princesse semblait méditer ce qu'elle allait dire. Elevant alors timidement la voix, elle questionna M. Thierry sur la situation de sa fortune. Un peu surpris de cette question, à laquelle il était loin de s'attendre, il y répondit cependant avec franchise. L'honnête aisance dont il jouissait pouvait le dispenser de continuer à exercer la médecine, et, en se retirant au sein de sa famille, il n'avait eu d'autre but que de vivre tranquillement de son revenu, sans tirer aucun parti de ses talens, dont il ne faisait usage que vis-à-vis de ses amis.

La princesse de Sch...., tout en félicitant M. Thierry sur son heureuse position, avait l'air de regretter que son art ne fût pas son unique ressource. « Sans nul doute, ajouta-t-elle, j'userais de votre conseil pour aller prendre les eaux de Spa, si j'avais auprès de moi un homme dont les conseils pussent me guider dans

le cas où elles ne produiraient pas sur moi l'effet que vous me promettez. » Et soutenant son rôle de veuve d'un Anglais mort aux Indes : « La fortune considérable, continua-t-elle, que m'a laissée mon mari me permet d'assurer un sort honnête à celui qui se vouerait à la conservation de ma santé : mais où trouver l'homme que je désirerais? » Tirant alors de son doigt un diamant de prix, elle le présenta à M. Thierry : « Ce n'est avec de l'argent qu'on paie les soins d'un ami : vous venez de me dire que vous n'en donniez qu'à ceux que vous regardiez comme les vôtres ; recevez donc ce gage de l'amitié. »

Le docteur était ému jusqu'aux larmes. « Vous avez imposé silence à mon amitié dit-il à la princesse, du moment où vous m'avez demandé quelle était la situation de ma fortune. Je n'aurais jamais osé vous demander la permission de vous accompagner à Spa, et même de vous suivre en Angleterre, en supposant qu'au retour des eaux, vous ayez le projet d'y retourner ; mais j'aurais acquiescé avec

empressement au plus léger désir que vous m'en auriez marqué, si la récompense de mes soins s'était bornée à la simple amitié. Vous me parlez d'intérêt, vous faites plus, vous mettez un prix énorme à ceux que je vous ai donnés, et que je ne puis accepter: c'est m'imposer silence. Le sentiment de la plus profonde amitié, voilà le seul que le respect me commande pour vous : je sens que je le conserverai jusqu'à mon dernier moment; et je sais tout ce que j'aurai à souffrir, lorsque je n'aurai plus le bonheur de vous voir; mais encore un coup vos offres imposent dans ce moment silence à mon amitié. — Ainsi, parce que je m'y serais pris avec vous d'une manière maladroite, j'aurais perdu tous les droits à cette amitié que vous prétendez avoir pour moi. Si le cœur vous avait dicté votre réponse, vous auriez fait peu d'attention à la tournure de mes phrases, et déjà nous en serions aux préparatifs du voyage. »

Ces préparatifs furent faits dans le

jour, et le docteur Thierry accompagna la princesse de Sch.... à Spa.

Le médecin de l'ame était celui qu'il lui fallait. Elle n'avait jamais joui d'une meilleure santé que lorsquelle quitta les eaux pour venir s'établir à Bruxelles, où elle avait fait meubler une maison dans le quartier de la Cour.

J'ai dit qu'il était impossible de trouver un homme plus aimable dans sa conversation que le docteur Thierry. Dès que la princesse fut installée dans sa maison, qu'elle avait monté sur le ton d'une honnête aisance, il s'occupa du soin de rassembler chez elle une société agréable; ce qui ne lui fut pas difficile: il était particulièrement connu de M. Sabbatier de Cabres, alors envoyé de France à la Cour de Bruxelles. Il fit un choix dans le nombre des personnes qui fréquentaient la maison de cet envoyé; et celle de madame Williams devint une des plus agréables de la ville.

Les campagnes qui environnent Bruxelles, et en général toutes celles de la

Flandres ont un aspect qui flatte l'imagination. Partout on aperçoit la trace du bonheur et de l'aisance : nulle part celle de la misère. L'œil s'y repose doucement sur les riches récoltes, dans tous les genres, dont le pays abonde, et l'homme opulent va se délasser dans les charmantes habitations qu'il y possède, des plaisirs fatigans de la ville.

Madame Williams loua entre Cortemberg et Bruxelles une maison qui avait appartenu au comte de Lascy, qui venait de fixer sa résidence à Vienne. Heureusement située, elle réunissait, pour les dehors, tous les agrémens de l'optique, et la disposition de l'intérieur ainsi que l'élégance des meubles, l'auraient fait prendre pour l'habitation d'une fée.

Une salle de spectacle, petite, mais de la forme la plus avantageuse, et richement décorée, en était un des ornemens. Madame Williams, depuis son séjour en France, n'avait pas même eu l'idée d'aller à la comédie : la vue de cette salle lui fit naître le désir de voir celle de Bruxelles,

on donnait le jour où elle y vint, Amphitryon : je remplissais dans cette pièce le rôle de Sosie. Elle était placée dans une loge près du théâtre. Je ne sais par quel hasard, en entrant sur la scène, mes yeux se portèrent sur elle; je sais encore moins comment il se fit que la présence de cette dame, qu'il paraissait probable que je ne connaîtrais jamais, influât tellement sur mon jeu, qu'il me sembla entendre une voix intérieure qui me disait : *Redouble d'efforts, et, si tu le peux, sois supérieur à toi-même.* Je mis effectivement dans mon rôle tout l'art qu'il était en mon pouvoir d'employer, et j'eus le bonheur de me voir applaudir par la belle étrangère qui avait fixé mon attention.

En quittant le théâtre, j'avais perdu l'idée de la revoir; et, depuis plusieurs jours, elle s'était effacée de mon imagination, quand je l'aperçus dans une des loges latérales de la salle : je sus le lendemain que cette loge venait d'être louée à l'année par une étrangère, et je ne

doutai pas que ce ne fût par elle. Je ne me trompais pas. Le même plaisir que j'avais éprouvé à sa première vue, je l'éprouvais toutes les fois qu'elle venait au spectacle ; et il était rare qu'elle y manquât. Ce que je ressentais pour elle était un sentiment épuré qui ne fatiguait point mon imagination, et qui satisfaisait mon cœur. Il était trop vif pour n'être que de l'amitié ; il était trop pur pour être de l'amour : j'étais pénétré pour elle du plus profond respect ; je l'aimais enfin de cette amitié qu'un frère peut avoir pour une sœur. Aucun sacrifice ne m'aurait coûté, si, dans mon humble sphère, j'avais pu lui être de quelque utilité. Telle était pour elle la disposition de mon ame, et l'idée qui m'occupait, quand le docteur Thierry, que je ne connaissais que pour l'avoir vu dans la même loge que la princesse....., se fit annoncer chez moi.

Après les excuses d'usage, de se présenter sans me connaître autrement que pour avoir eu le plaisir de me voir à la

scène, il me fit part du sujet qui l'y amenait.

Je suis, me dit-il, attaché en qualité de médecin près d'une dame étrangère qui s'est fixée dans ce pays pour quelque temps. Elle partage souvent les applaudissemens que le public vous donne; et, votre manière de jouer lui a inspiré le désir de prendre quelques leçons de déclamation. Une charmante salle de spectacle qu'elle a à sa maison de campagne, lui a donné l'idée d'y jouer la comédie avec quelques amis : ce serait un amusement et une occupation pour elle; seriez-vous assez bon pour répondre au message dont je suis chargé, de manière à ne point me causer le regret de vous avoir importuné?

On juge bien, *qu'en homme modeste*, j'alléguai mon incapacité, et ne parlai que de mon zèle, qui fut agréé; et deux heures après je reçus un message de l'étrangère, qui m'invitait à dîner chez elle.

Si quelqu'un lit jamais cet écrit, s'il a jamais connu le sentiment de la pure

amitié, qu'il se rappelle le bonheur dont il a joui en revoyant l'amie dont il était séparé depuis long-temps : c'est ce que j'éprouvai. J'arrivai chez madame Williams, la figure rayonnante de bonheur et de plaisir; et si le respect que j'avais pour elle n'eût pas tempéré l'excès de ce bonheur, je crois qu'au lieu d'une salutation, toujours froide, quelqu'expression qu'on veuille lui donner, je me serais précipité dans ses bras pour la remercier d'avoir bien voulu faire quelqu'attention à moi.

Elle débuta par me remercier de la complaisance que je voulais bien avoir de lui enseigner l'art de bien dire, en ajoutant qu'elle craignait de mettre souvent ma patience à une rude épreuve. Je ne fus point galant : je ne pouvais pas l'être d'après la profession de foi que je viens de faire ; je fus vrai, parce que je jugeai, d'après l'organe enchanteur de madame Williams, que j'aurais peu à faire pour rectifier les petits défauts qu'il était impossible qu'elle n'eût pas,

n'ayant jamais fait une étude de la déclamation. Le docteur Thierry m'avait vanté son instruction et la délicatesse de son esprit. Il ne me fallut pas beaucoup l'étudier pour être convaincu qu'il n'avait fait que lui rendre justice. J'ai vu peu de femmes, je pourrais dire peu d'hommes prononcer avec un tact plus certain sur les différens ouvrages dont elle faisait sa lecture. Son esprit était cultivé; mais l'art ne se laissait point apercevoir. Enfin, plus on la voyait, et plus elle plaisait et elle intéressait. Telle je vis la princesse de Sch..., du moment où je m'étais présenté chez elle : telle je l'ai vue pendant le peu de temps que j'ai eu l'honneur de la connaître.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'elle voulut bien répéter devant moi quelques scènes de *Melanide*.

Ce que j'avais prévu arriva : je n'eus d'autre leçon à lui donner que celle de mieux écouter son interlocuteur, sur le reste j'aurais eu à profiter de sa manière de dire.

Le projet de jouer la comédie n'avait été qu'un prétexte pour m'attirer dans sa société. Elle avait su que j'étais honoré des bontés du prince Charles et du prince de Ligne, et que ma manière de me conduire m'avait mérité l'estime des honnêtes gens : c'était d'après ces renseignemens qu'elle avait désiré me connaître.

Il y avait à peu près huit mois qu'elle était à Bruxelles, quand une lettre, qui lui fut apportée par un courrier particulier, la força de repartir pour la Russie. Elle y était rappelée par sa souveraine, à qui sa tante n'avait pas cru devoir cacher que les bruits qu'on avait fait courir sur sa nièce, à l'époque de la mort du prince de Sch..., l'avaient décidée à fuir sa patrie, pour aller dévorer en France les chagrins dont elle y avait été abreuvée. L'impératrice, en la nommant pour remplacer auprès d'elle une des premières dames de sa Cour, qui venait de mourir, avait cru avec raison

que c'était le véritable moyen de fermer la bouche à la calomnie.

Le jour où elle reçut cette lettre, elle fit fermer sa porte pour tout le monde, et m'envoya un de ses gens pour me faire dire de me rendre chez elle à l'issue du spectacle. J'y fus : elle était seule avec Thierry ; et, sur ce que je lui marquai ma surprise de la trouver ainsi isolée, car journellement elle réunissait une société de dix ou douze personnes, qui, presque toutes, soupaient avec elle : « Vous allez être bien plus étonné, ainsi que Thierry, lorsque vous saurez pourquoi je n'ai voulu avoir que vous deux auprès de moi.

« L'un et l'autre, nous dit-elle, vous avez eu pour moi un attachement aussi désintéressé que respectueux : je ne l'ai dû ni à ma naissance, ni à ma fortune, ni à mon rang ; mais à des sentimens bien plus flatteurs pour moi, au peu de mérite que vous avez bien voulu me reconnaître : vous avez été mes véritables amis. L'honnête familiarité dans laquelle nous avons vécus, vous a permis de me

laisser lire dans vos plus secrètes pensées ; je n'aurais pas joui de ce plaisir, si j'avais été pour vous la princesse de Sch... En vous apprenant, mes amis, les causes de mon séjour hors de ma patrie, où l'impératrice me rappelle, je crois remplir le devoir de l'amitié. J'aurais craint, en vous confiant plus tôt ce secret, que vous n'eussiez plus eu pour la princesse de Sch... ce même épanchement que vous aviez pour madame Williams, veuve d'un négociant anglais. »

La princesse nous fit alors le récit qu'on vient de lire. Il redoubla l'attachement que Thierry et moi avions pour elle ; et si dans ce moment nous mîmes dans nos manières quelque chose de plus respectueux à son égard, la nuance en était si imperceptible, qu'elle n'altérait pas la franchise avec laquelle nous avions l'habitude de converser avec elle.

Thierry aurait plutôt renoncé à la vie, que de renoncer à accompagner la princesse ; il le lui annonça avec une franchise que la bonne amitié peut seule dicter.

« Quant à vous, Dazincourt, me dit-elle, malgré l'extrême désir que j'aurais à vous avoir à Pétetsbourg, je sais que ce serait vous demander un trop grand sacrifice, que de vous engager à y venir : vous vous êtes expliqué sur le climat qui y règne d'une manière trop franche, sans vous douter que ce fût ma patrie, pour que je vous sollicite à cet égard. »

J'étais si affecté du départ de la princesse, que je ne savais quelle réponse faire à son observation : il est vrai que plus d'une fois j'avais répété devant elle, ce que je pensais effectivement, que nulle fortune ne pourrait me décider à aller habiter un climat aussi âpre. L'accident qu'y avait éprouvé un de mes camarades (1), m'en aurait détourné si j'en avais eu l'idée : il y avait eu les pieds gelés; mais dans ce moment, la Sybérie m'aurait semblé un paradis terrestre.

---

* C'est de Prevôt, dont j'ai parlé précédemment, qu'il est ici question.

Peu de jours suffirent à la princesse pour faire ses préparatifs de voyage. En recevant mes adieux, elle me remit une boîte d'écaille noire, au bas de laquelle était écrit en émail : *Don de l'amitié.* Je la reçus avec respect, et la plaçant sur mon cœur : *elle ne le quittera jamais.* Voilà les seules paroles que je pus prononcer : elle me permit de l'embrasser ; des larmes s'échappaient de mes yeux ; je serrai Thierry dans mes bras, et je m'échappai avec la promptitude de l'éclair.

La princesse m'avait fait promettre de lui écrire à Vienne, où elle devait s'arrêter quelques semaines ; je ne fus en état de remplir cette promesse que plus de huit jours après son départ. J'étais jusques-là resté dans une telle apathie, que tout ce que je voyais autour de moi me paraissait une illusion ; et sans doute je serais resté plus long-temps dans cet état, si une lettre dont la suscription me fit reconnaître l'écriture de Thierry, ne m'en eût tiré comme par magie. Rom-

pre le cachet, la parcourir dix fois, puis enfin la lire avec un peu plus de tranquillité, tout cela fut l'affaire de moins de temps que je n'en mets à l'écrire. Un *N. B.* me renouvelait l'assurance de sa tendre amitié pour moi. Il m'ajoutait : « En tournant de droite à gauche le fond de la boîte d'écaille que vous a donnée la princesse, vous trouverez un souvenir de cette précieuse amie : il ne vous dédommagera pas de sa perte ; mais il pourra quelquefois vous en consoler. »

Cette boîte occupait la même place où je l'avais mise ; je l'ouvris comme Thierry me l'indiquait. On ne meurt pas de plaisir, puisque j'existe ; mais je n'oublierai de ma vie l'impression que j'éprouvai à la vue du portrait de la princesse : elle était représentée assise près de son secrétaire, la main un peu écartée d'un papier sur lequel était écrit : *de près, comme de loin.* Il me serait impossible de dire pendant combien de temps je restai en extase devant ce portrait. En le reposant à la place qu'il oc-

cupait, j'aperçus un papier ; je crus que c'était un billet de la princesse : je l'ouvris précipitamment, et le bonheur de posséder sa ressemblance, s'évanouit à l'instant de mon imagination : c'était une promesse de la dame veuve Nett...., de payer au porteur, à sa volonté, la somme de mille souverains.

Quand la princesse ne m'aurait pas permis de lui écrire à Vienne, il m'aurait fallu soulager mon cœur, et j'aurais écrit. L'humiliation à côté du bonheur !.., c'est une idée que je ne pouvais pas soutenir.

Je me décidai donc à lui écrire. Voici ma lettre.

1er *février* 1776.

« Madame,

« Le don de votre portrait était une « de ces faveurs que je n'aurais jamais « osé ambitionner ; vous avez senti « qu'elle était trop grande, et vous avez

« cru devoir tempérer l'excès de la joie
« qu'un présent aussi précieux me cau-
« serait, en me faisant souvenir de la
« distance qui existe de vous à moi. Ce
« billet de madame veuve Nett...., est
« sans doute le prix dont vous avez
« l'intention de payer quelques leçons
« de déclamation que j'ai eu le bonheur
« de vous donner; car à quoi pourrais-je
« attribuer cet acte de générosité, que
« rien autre chose ne saurait motiver?
« Si vous n'avez pas cru recevoir les
« leçons de l'amitié, alors il fallait
« me laisser régler moi-même mes ho-
« noraires, et dans ce cas, vous con-
« cevez que je ne puis recevoir de ma-
« dame veuve Nett.... que le prix que
« je dois attacher à mes leçons : il sera
« modeste, parce que ma bonne vo-
« lonté ne doit pas me tenir lieu du
« talent. Il me reste tant à acquérir dans
« mon art, que je dois être juste avec
« moi-même. Je vous respecte trop,
« Madame, pour ne pas suivre vos in-
« tentions, et pour que vous puissiez

« vous dire que vous avez reçu de moi « des leçons gratuites.

« Recevez l'assurance du très-pro- « fond respect, etc. »

A la copie de cette lettre est jointe celle d'une autre lettre très-longue, adressée à Thierry, à la même date, dont voici l'extrait :

« C'est au moment où l'homme se croit « le plus heureux, qu'il touche à l'in- « fortune. Ah ! pourquoi faut-il que « vous m'ayez indiqué le funeste secret « d'une boîte à laquelle était attachée « toute ma félicité ? Elle a été pour moi « la boîte de Pandore : en l'ouvrant, « tous les maux qu'elle renfermait s'en « sont échappés ; ils corrodent mon cœur ; « moins heureux qu'Epiméthée, en la « refermant, je n'ai pas pu y conserver « l'espérance.

« Il est donc vrai que j'ai perdu pour « jamais madame Williams ; je croyais « d'abord la retrouver sous les traits de

« la princesse de Sch..... Insensé que « j'étais ! comme si les premières paroles « qu'elle m'adressa en quittant l'humble « nom sous lequel elle cachait sa dignité « et ses grandeurs, n'avaient pas dû « m'instruire que je n'étais plus à ses « yeux qu'un simple particulier fait pour « courber la tête devant elle !.....

« Mais de quoi dois-je me plaindre ? « C'est un long rêve que j'ai fait : il m'a- « vait promené dans le pays des illu- « sions : à mon réveil je vois que ce que « je prenais pour une réalité, n'était « qu'une ombre légère. »

Réponse de M. Thierry.

Vienne, ce 25 février 1775.

« Je connais tout le prix de l'ami- « tié, et j'en attache trop à la vôtre, « pour ne pas désirer la conserver éter- « nellement ; je me suis donc conduit à « votre égard comme vous vous seriez

« conduit vis-à-vis de moi en pareille
« circonstance. J'ai soustrait la lettre
« que vous me chargiez de remettre à
« la princesse de Sch.....; vous me
« l'aviez laissée sous cachet volant, en
« me donnant la permission d'en prendre
« communication, ce que j'ai fait. La ré-
« flexion, je l'espère, vous aura assez
« bien servi, depuis votre lettre écrite,
« pour que vous regrettiez dans ce mo-
« ment de l'avoir fait partir. J'aurai donc
« suivi vos désirs en l'anéantissant; si
« cependant je me trompais, souffrez
« que mon amitié vous éclaire sur votre
« injustice; ma franchise ne vous dé-
« plaira pas, parce que vous savez que
« si j'estime votre talent, j'estime encore
« plus votre personne.

« Tant que la princesse de Sch..... a
« été pour vous et pour moi madame
« Williams, l'un et l'autre nous avons
« pu nous livrer dans sa société à cette
« honnête familiarité que permet la pa-
« rité des états. Votre liaison avec elle
« ne pouvait pas alors éveiller la médi-

« sance : un comédien dont la réputa-
« tion, relativement à ses mœurs et à
« la décence de sa conduite, est aussi
« bien établie que la vôtre, peut être
« sur un ton de familiarité chez une
« femme qui ne marque pas par des
« titres de grandeur. Mais que dirait-on,
« par exemple, de la jeune comtesse
« d'Arem....., si elle avait avec vous la
« même liaison que vous aviez avec ma-
« dame Williams? bien certainement les
« causes d'une pareille liaison seraient
« empoisonnées par la calomnie; il faut
« le dire, l'être le plus impassible ne se
« contenterait peut-être pas de la trou-
« ver déplacée. Les titres et la haute
« naissance sont, surtout pour les femmes,
« les esclaves nés du préjugé, et ce n'est
« pas ici le cas d'examiner s'il est bien
« ou mal fondé dans l'ordre social : il
« est certain qu'il y aurait démence à
« vouloir le fronder. Je conclus donc
« de mon raisonnement, et, en y réflé-
« chissant, vous vous rangerez de mon
« avis, que madame Williams, en re-
« prenant le rang auquel sa naissance

« l'a destinée, a été forcée, non pas de « renoncer au sentiment qu'elle avait « pour vous, mais de se séparer de vous « pour servir l'opinion : elle n'a pas « voulu donner le droit d'attaquer encore « une fois sa réputation.

« Au reste vous pouvez m'en croire, « la princesse de Sch..... ne désire pas « plus que ne l'aurait désiré madame « Williams que vous ayez besoin de sa « protection, mais elle désire que vous « mettiez à quelqu'épreuve l'attachement « qu'elle a pour vous.

« Le billet de madame veuve Nett..... « est, comme le portrait, un don de l'a- « mitié. Votre délicatesse ne saurait pas « plus s'offenser de l'envoi de l'un que « de l'envoi de l'autre. Vous me con- « naissez assez pour savoir que je puis « décider sur un pareil sujet. J'espère « que votre première lettre à la prin- « cesse sera différente de celle que vous « lui aviez adressée, et que dans celle « que vous m'écrirez vous approuverez « ma conduite.

« Je suis à vous, etc. »

Plus de soixante lettres de la princesse de Sch..... et de Thierry, datées de S.-Pétersbourg, dont Dazincourt a effacé les trois quarts des lignes, et qui auraient exigé de ma part trop de perte de temps pour y retrouver un certain ordre, composent le reste de sa correspondance, qui se soutint jusqu'au moment où une mort imprévue lui enleva cette amie précieuse. Il conserva longtemps pour elle la même chaleur de sentiment qu'elle lui avait inspirée dès le premier jour où il avait été admis dans l'intimité de sa société. Quand il s'en entretenait avec M. Audibert, c'était avec un intérêt si vif, et avec un tel serrement de cœur, qu'il était toujours prêt à être suffoqué par ses larmes. Le temps, ce grand maître de tout, effaça peu à peu de son imagination le souvenir d'une femme que rien ne pouvait lui rendre : ce qui y contribua peut-être encore davantage, ce fut sa liaison avec

mademoiselle Ol..... ; car, malgré le respect que j'ai pour la mémoire de madame la Princesse de Sch....., et quelque discret que Dazincourt ait été dans les motifs de sa liaison avec elle, il me reste l'arrière-pensée de croire que cette liaison ne fut pas entièrement platonique.

Suivons-le maintenant dans la nouvelle carrière qu'il a parcourue au Théâtre Français, et dans laquelle il a été couronné par tant de succès.

La sagesse de son jeu et la pureté de sa diction le faisaient remarquer. Les applaudissemens dont on le couvrait auraient suffi à tout autre acteur ; ils ne suffirent pas à Dazincourt : il chercha une gloire plus solide ; il la trouva dans l'étude raisonnée de son art. Quelques réflexions, trop brèves sans doute sur le théâtre, que je mettrai sous les yeux du lecteur, feront regretter qu'il n'ait pas donné à son travail toute l'extension et toute la perfection qu'il aurait pu lui donner, (il faut dire le bien comme le mal), s'il eût été un peu moins pa-

resseux : véritable Figaro, *il l'était avec délices.*

Avant de montrer Dazincourt comme digne de professer son art, voyons-le encore comme comédien.

Préville, cet acteur si vrai, si exact, ce peintre de la nature, pour qui tous les rôles qu'il jouait semblaient être faits, parce qu'il était fait pour tous les rôles, avait créé celui de Figaro dans le *Barbier de Séville*, qu'il avait quelques fois laissé jouer à Dazincourt. En donnant *la Folle Journée*, il paraissait tout simple que Beaumarchais donnât encore le rôle de Figaro à Préville; mais il n'eût pas été Beaumarchais, s'il se fût assujetti à suivre les routes battues. Trop bon juge pour ne pas reconnaître dans Préville l'acteur par excellence, il lui rendait toute la justice qu'il méritait; mais, soit caprice, soit calcul pour la représentation de sa pièce, dont presque tous les rôles semblaient exiger une grande jeunesse, il désira que Dazincourt, qui n'avait alors que trente-sept ans, et qui, au théâ-

tre, en paraissait dix de moins, remplît celui de Figaro. Dazincourt le refusa d'abord, et ce ne fut qu'aux vives sollicitations de Préville qu'il consentit à s'en charger. Préville, doué du plus rare talent, ne pouvait jalouser celui de personne. Ce fut avec plaisir qu'il vit passer sur la tête de son jeune successeur un rôle qui lui appartenait de droit; et pour prouver combien peu il en avait d'humeur, il joua dans la même pièce le rôle subalterne de Bridoison.

On savait dans le public que Dazincourt devait remplir celui de Figaro, et l'on n'avait point oublié les grâces et l'esprit de celui qui, le premier, avait joué le Barbier de Séville : ainsi, indépendamment de la *Folle Journée*, dont la première représentation fut donnée le 27 avril 1784, le public avait à juger l'acteur qui remplaçait Préville dans cette pièce. Jamais on n'avait vu rassemblé aux portes du Théâtre Français un aussi grand concours de monde.

Dazincourt parut : son assurance mo-

deste, l'estime qu'on avait pour sa personne et pour son talent, le firent accueillir avec enthousiasme. Des applaudissemens réitérés couvrirent ses premières paroles, ils se succédèrent jusqu'à la fin de la pièce ; et le compliment le plus flatteur qu'il reçut, en quittant la scène, fut celui de Préville : il était dicté par la franchise et la vérité : « *Vous avez* « *joué votre rôle, mon ami, comme je* « *l'ai conçu.* »

Jusqu'alors, je l'ai déjà dit, on avait accordé à Dazincourt un jeu sage et raisonné, et tout ce qui comporte un talent estimable ; mais on lui avait refusé ce qui fait le grand mérite de l'acteur comique, je veux dire cette gaîté inaltérable que l'art ne donne pas, et qu'il faut tenir de la nature : il l'avait reçue en partage ; mais sobre sur les élans qu'elle pouvait lui fournir, n'ayant pas jusqu'alors créé un rôle nouveau important, il craignait qu'on ne lui attribuât le talent de l'imitation, et il voulait qu'on pût dire qu'il avait le sien. C'est à la première repré-

sentation du *Mariage de Figaro*, qu'il fut véritablement apprécié ; et c'est alors qu'on le désigna comme le digne successeur du plus grand acteur dont la scène française puisse s'honorer : c'est nommer Préville.

Ce ne fut pas au succès véritablement étonnant qu'il eut dans cette pièce, qu'il dut, comme on le dit alors, le dernier quart qui devait compléter sa part entière d'acteur : il l'avait depuis plus de six semaines. Ses talens avaient commandé cet acte de justice ; des circonstances particulières en avaient retardé l'exécution.

Le ton d'excellente société, que Dazincourt avait toujours conservé, le faisait distinguer. Recherché de plusieurs grands seigneurs, il savait prendre près d'eux la place qu'il devait y occuper : observateur rigide des convenances, mais sans bassesse, son ton avec eux était noble et décent. Il était facile de voir qu'il avait été à l'école de l'homme le plus poli de la vieille et de la nouvelle Cour. Partout

on parlait de lui avec éloge ; et c'est à sa réputation qu'il dut d'être choisi par la Reine pour lui donner des leçons de déclamation.

Dans les premiers jours de mai de l'an 1785, Sa Majesté chargea le duc de Duras, remplissant alors les fonctions de premier gentilhomme de la chambre, de donner l'ordre à Dazincourt de se rendre à Trianon. La Reine avait projeté de jouer la comédie avec les dames de sa Cour. Le rôle de Reine lui était familier ; ceux de soubrette, qu'elle voulait jouer, étaient entièrement nouveaux pour elle : il n'est pas étonnant qu'elle eût besoin de prendre des leçons pour le bien remplir.

Dès le jour même, Dazincourt entra, près de Sa Majesté, dans ses fonctions de maître de déclamation. Des cadeaux précieux furent le prix honorable que la Reine mit aux leçons qu'elle en reçut pendant plusieurs années : elles furent interrompues par la révolution, et au moment où elle allait lui faire expédier un brevet de pension de mille francs.

Les réflexions de Dazincourt sur l'art théâtral trouvent ici naturellement leur place.

A la tête de son manuscrit est un billet adressé à son cousin Audibert.

« Je vous envoie, lui dit-il, mes ré-
« flexions sur mon métier : elles sont en
« vérité bien peu dignes d'être commu-
« niquées à M. de Saint-Ild.....; mais
« vous le voulez, mon amitié n'a rien à
« vous refuser, pas même le sacrifice de
« mon amour propre. »

M. Audibert ayant égaré plusieurs pages de ce manuscrit, j'ai remis autant d'ordre qu'il m'a été possible dans le peu qui en reste.

Quelques Réflexions sur l'Art théâtral.

La nature crée, l'art perfectionne. Il faut naître comédien, comme il faut naître

poète, peintre ou musicien : sans cette première condition, quelques études que fasse celui qui se destine au théâtre, il restera à côté de la médiocrité.

Mais la nature lui eût-elle donné le génie de la chose, elle ne lui a accordé qu'une légère faveur, si elle ne l'a pas doué d'un organe juste et fléxible, et si elle n'a pas modelé son visage et ses formes de manière que leur ensemble plaise au premier abord.

On a souvent agité la question de savoir si l'on peut devenir un grand acteur sans esprit et sans instruction : ce que j'ai vu devrait me faire pencher pour l'affirmatif ; ce que je sens me dit tout le contraire. J'avoue que j'ai été étonné plus d'une fois de voir avec quelle intelligence un comédien, dont je ne pouvais pas révoquer en doute la profonde ignorance, jouait, du moment qu'il l'avait casé dans sa mémoire, un rôle qui aurait exigé plusieurs jours de méditation de la part d'un homme vraiment instruit : hors de la scène, ce même comédien eût été embar-

rassé de raisonner sur la pièce dans laquelle se trouvait le rôle qu'il venait de remplir d'une manière brillante *. Il y a donc *des grâces d'état ;* car la comédie n'est pas un métier qui s'apprend, et qui, une fois su, ne demande plus de réflexions.

Si j'ai vu des acteurs *ignorans* jouir, en raison de leurs talens, des applaudissemens que leur accordait un public éclairé, j'ai vu aussi que ceux qui sont cités comme les véritables modèles qu'on doit étudier, devaient à un travail profond et raisonné, à une instruction plus étendue qu'on ne le peut croire, leurs succès et leur réputation. J'ai vu que leur opinion prononcée sur une pièce, était toujours mieux motivée qu'elle ne l'aurait été par beaucoup de littérateurs : indépendamment de l'esprit de la pièce, aucuns des effets magiques qu'elle pouvait

* L'esprit de ce paragraphe, si différent de celui de la lettre que Dazincourt adressa à M. Monvel père vingt ans avant, prouve des réflexions ultérieures.
(Note de l'Editeur.)

produire au théâtre, et qui devaient en assurer le succès, ne leur échappaient.

Il serait à désirer que l'homme qui se destine à la scène eût de l'instruction, qu'il eût étudié avec attention les maîtres dont il se dispose à représenter les chefs-d'œuvre, et surtout qu'il eût appris à lire dans le grand livre du monde, pour connaître les divers caractères de la société, si sa vocation ne l'appelle qu'à jouer dans la comédie : il lui faut une étude plus profonde, s'il se destine en même temps au tragique. C'est dans l'histoire de tous les temps qu'il se familiarisera avec les personnages auxquels il doit donner la vie.

Le goût de jouer la comédie se manifeste ordinairement au sortir de l'extrême jeunesse, et lorsqu'à peine les traits de la physionomie ont acquis leur caractère : c'est alors, aussi, que les rôles d'amoureux flattent le plus l'imagination. On ne consulte point ses moyens intellectuels ; et sans faire attention à ceux qu'on ne possède pas, eût-on la figure la moins agréable, et un organe sourd ou mordant,

on endosse la tunique d'Egiste ou l'habit de marquis.

Ce que M. Dorat, dans son poëme sur la déclamation, adresse aux femmes, peut également s'appliquer aux hommes :

« Interrogez votre âge et l'esprit de vos traits.
« .....
« Aux rôles langoureux telle souvent s'obstine,
« *Dont le dehors annonce ou Finette ou Justine ;*
« Et telle, *avec un front imposant et hautain,*
« Représente Marthon que cajole Frontin. »

La nature, variée dans toutes ses créations, a mis autant de nuances différentes dans nos caractères, qu'elle en a mis dans nos figures. L'un se sent porté à la tendresse, l'autre à la gaîté ; celui-ci a l'humeur altière ; cet autre l'a flexible : ces diverses nuances sembleraient indiquer à celui qui se destine au théâtre, qu'il doit se livrer de préférence aux rôles dont l'esprit se trouve en accord avec ses sensations naturelles ; il serait dans l'erreur. Le vrai comédien est l'imitateur de la nature : il doit éprouver à son gré tous les sentimens. Tour-à-tour

gai ou chagrin, amoureux ou jaloux, colère ou flegmatique, il faut que sa figure, de concert avec sa voix, sache exprimer ces divers sentimens. Si le rôle qu'il représente exige les apparences de la tristesse, l'accent de la douleur ne suffirait pas : on veut la voir peinte dans ses traits. Doit-il paraître gai, il faut qu'il inspire la gaîté au spectateur, même avant d'avoir parlé. Surtout que ses gestes, toujours d'accord avec ce qu'il dit, ne soient ni recherchés ni affectés. *

D'un geste toujours simple appuyez vos discours :
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.

DORAT.

---

* La nature, dit Cicéron, a marqué à chaque passion, à chaque sentiment, son expression sur le visage, son ton et son geste particulier :

Omnis enim motus animi suum quemdam habet à naturâ vultum et sonum et gestum.

L'art des gestes fut porté si loin chez les Romains, que les pantomimes exécutaient toutes sortes de pièces, et exprimaient tout ce qu'ils voulaient sans rien prononcer. Pylade et Bathylle étaient regardés comme les deux meilleurs pantomimes. Auguste protégeait l'un, et Mécène l'autre.

Une des qualités nécessaires à celui qui se destine au théâtre, c'est le sentiment; si cette qualité lui manque, il doit renoncer à la scène : il perdrait dans cette étude un temps qu'il pourrait mieux employer. Le sentiment doit être inné avec nous : il ne se donne pas; et quelque bonne volonté qu'on ait, on ne l'acquiert pas par le travail. Souvent un acteur croit suppléer à ce don de la nature par une chaleur factice et une véhémence apprêtée, qui peuvent tromper un moment le spectateur; mais bientôt l'erreur se dissipe.

Les femmes tiennent de la nature le don de nous émouvoir; elles ont une certaine souplesse dans le cœur, et une certaine disposition mécanique à se prêter à toutes les passions; leur son de voix intéressant, trompe souvent nos observations, surtout quand nous les entendons pour la première fois.

Si j'écrivais pour le public, je ne citerais pas en appui de cette vérité, ce

qui m'est arrivé vis-à-vis de madame Cam....

L'éloge pompeux qu'on m'avait fait de cette actrice, qui était à Lyon, me donna le désir de l'entendre. Je profitai d'un congé que je venais d'obtenir pour satisfaire ma curiosité, et je fis le voyage de Lyon. Deux jours après mon arrivée, on donna *Zaïre*. Je me rendis au spectacle; l'actrice dont je parle, remplissait le rôle de Zaïre : elle parut. A la figure la plus théâtrale, cette femme réunissait l'organe le plus enchanteur. Je l'écoutai avec toute l'attention dont je suis susceptible, et je quittai la salle, regrettant qu'un sujet aussi précieux ne fît pas l'ornement de la scène française.

Je dînai le lendemain chez M. de Tol...; on me demanda si j'avais été entendre madame Cam...., et sur ma réponse affirmative, on désira savoir ce que j'en pensais. L'éloge que j'en fis plut à toutes les personnes avec lesquelles je me trouvai à table; chacun renchérit sur ce que je venais de dire, l'avocat Ber... excepté,

qui m'engagea, pour mon honneur, me disait-il, à vouloir bien retourner une seconde fois entendre cette actrice, bien certain que j'en porterais un jugement bien différent.

On se leva de table, et l'avocat Ber...., que ses affaires rappelaient chez lui, m'engagea à venir dîner avec lui le surlendemain. On avait annoncé au spectacle pour ce jour-là *Britannicus*.

Ce que m'avait dit M. Ber...., n'était que trop vrai. Ce charme indicible que madame Cam.... avait dans la voix, faisait tout son talent, ou pour mieux dire, elle n'en avait qu'un très-médiocre; cette seconde épreuve me désenchanta.

Je reviens à mon sujet.

L'acteur qui veut remplir dans la comédie ou dans la tragédie les rôles d'amoureux, doit avoir une figure aimable : il faut l'avoir imposante dans des rôles plus prononcés ; mais tous les acteurs, en général, doivent l'avoir spirituelle.

On devrait toujours s'informer, dit

M. Duclairon, dans son Essai sur la connaissance du Théâtre Français, si un débutant est bien fait, surtout lorsqu'il veut se charger des rôles d'amoureux. Si l'on dit qu'il a la tournure et la figure ignobles, mais qu'il a des talens, que personne ne récite mieux un vers, etc, répondez que cet homme est un acteur de répétition, qui ne doit jamais paraître que dans la foule pour n'être pas distingué.

Les grâces, le maintien, l'aisance, sont des accessoires nécessaires à la scène.

Pour jouer la comédie, il faut avoir la voix légère et flexible; l'acteur tragique doit l'avoir forte, majestueuse et pathétique, elle doit maîtriser l'attention, et imprimer le respect.

La comédie veut être parlée moins familièrement sans doute que la conversation ordinaire: son débit doit être ferme, et non pas déclamé.

La tragédie (peut-être m'accuserait-on de blasphême si je le disais tout haut), ne doit pas être plus déclamée que la co-

médie : elle doit être débitée majestueusement, et toujours en raison de la dignité du personnage.

Une figure fine, maligne, et même un peu espiègle, est précieuse pour remplir les rôles de soubrettes. A cette figure maligne, les valets doivent réunir une grande souplesse et beaucoup d'agilité. Leur emploi, à l'un et à l'autre, est d'amuser sans cesse les yeux et les esprits, et d'être dans un mouvement perpétuel. Ils doivent avoir beaucoup de vivacité, du feu, et surtout le *vis comica*, sans lequel il n'existe ni valets, ni soubrettes.

Il n'est pas de rôle dans lequel on ne doive observer les convenances qu'il prescrit; et celui des pères nobles en exige peut-être encore plus que les autres. Ce serait, par exemple, un contre-sens impardonnable que de voir l'acteur chargé de le remplir, affecter à la scène les manières d'un jeune étourdi. Il doit être grave ou noble suivant le caractère du personnage qu'il représente. Chez un jeune homme, l'amour se manifeste par des

transports ; chez un vieillard, il faut plus de circonspection, à moins que l'esprit de son rôle ne soit une espèce de caricature.

Un des plus beaux présens que la nature puisse faire à un comédien, c'est la mémoire * : si elle lui est infidèle, le

---

* Dans la Métromanie, Lisette, comme on sait, ouvre la scène un rôle à la main, avec le Valet, à qui elle dit :

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

La mémoire manqua un jour dans ce rôle à mademoiselle Fannier : elle resta un moment court après ce vers :

Et je prétends si bien représenter l'idole.....

Fixant alors inutilement le souffleur, elle se dit :

Mais j'aurai plus tôt fait de regarder mon rôle.

Alors elle le tira tout naturellement de sa poche, tel qu'elle l'avait montré dès la première scène ; et c'était, en effet, celui de la pièce même. Elle continua sans se démonter, comme si ce n'eût été qu'un jeu de théâtre. La constitution de la pièce justifiait doublement cette présence d'esprit.

personnage qu'il représente disparaît ; on ne voit plus que l'acteur.

Les rôles les plus difficiles à remplir dans la comédie, les seuls peut-être auxquels il faut être appelé par la nature, et qu'on ne saurait atteindre à force d'études, ce sont ceux de valets.

Une gaîté factice ne peut point alimenter celle du spectateur. Présentez un rôle de valet à Molé : comme comédien consommé, il vous en fera sentir toutes les nuances ; comme acteur, il le jouera mal, et s'il s'exposait sur la scène avec l'habit d'*Hector*, il n'y obtiendrait pas un sourire, et ne devrait peut-être qu'à l'estime méritée de son talent, de n'être pas sifflé.

Et Préville arrache des larmes dans dix rôles de haut comique, quoique le public soit accoutumé à voir journellement en lui l'homme qui le force à rire, ce qui devrait nuire à l'illusion.

Jusqu'à présent, j'ai employé les mots comédien et acteur dans l'acception gé-

nérale, : en parlant de Préville, je dois les distinguer.

Molé ne représenterait pas un rôle de valet, parce qu'il n'est qu'acteur, mais acteur sublime. Préville, vrai caméléon, prend toutes les formes indistinctement : il passe aussi facilement du rôle d'un valet à celui d'un petit-maître, que de celui d'un vieillard à celui d'un jeune homme: dans tous il est parfait; dans tous, c'est le personnage qu'il représente : *c'est un comédien.*

Un seul homme l'a égalé : c'est Garrick *, ce Roscius de la scène anglaise, dont la figure mobile se démontait à son gré, et lui permettait de prendre tel caractère qu'il lui plaisait.

« On raconte qu'Hogarts, fameux peintre anglais, « voulait avoir le portrait de Fielding, auteur de « Tom-Jones et de quelques autres bons ouvrages, « pour le placer à la tête d'une édition de ses OEu- « vres; mais étant mort sans s'être jamais fait pein- « dre, on était très-embarrassé pour avoir sa res- « semblance, lorsque l'étonnant Garrick, informé « du désir de Hogarts, son ami, ayant d'ailleurs

Ce qui paraîtra peut-être difficile à concevoir, c'est qu'on ne joue jamais plus mal un rôle, que lorsqu'on s'en fait l'application personnelle.

Je pourrais citer plus d'un exemple qui viendrait à l'appui de ce que j'avance ici: un seul suffira pour me faire entendre.

J'ai vu à Bruxelles un acteur plein de talent, qui avait le malheur d'être joueur effréné, et que la fortune favorisait rarement : supérieur dans tous les rôles de son emploi, le seul qu'il remplissait mal était précisément celui dans lequel on aurait dû attendre de lui le plus étonnant effet ; je veux dire *Béverley*.

Se faisant l'application de son rôle, parce que, personnellement, il en éprouvait chaque jour les affreux résultats, il

---

« beaucoup vécu avec Fielding, se présenta un jour « aux regards du peintre avec la figure du défunt.... « Hogarts en fut épouvanté au premier abord, jus- « qu'à se trouver mal : mais, s'étant remis, il se « dépêcha d'en tirer l'esquisse qu'il fit graver. C'est « la même qui est à la tête des OEuvres de « Fielding. »

n'était plus maître de son débit, et ne pouvait plus se rendre propre le sentiment de son personnage : il rapportait tout à lui-même.

Il est possible que ce que j'avance trouve beaucoup de contradicteurs, parce qu'une des plus grandes qualités du comédien étant de s'identifier avec le personnage qu'il représente, il ne peut pas être plus véritablement identifié avec lui, que lorsqu'il est dévoré lui-même de la passion dont son rôle l'oblige à faire le tableau, et qu'il en éprouve tous les effets.

L'acteur doit oublier à la scène ce qui peut le toucher personnellement : je partage ce sentiment avec *François Riccoboni.*

« C'est ici, dit cet auteur, une de « ces erreurs brillantes, dont on s'est « laissé séduire, et à laquelle un peu de « charlatanisme, de la part des comé- « diens, peut avoir beaucoup contri- « bué.... Lorsqu'un acteur a rendu avec « la force nécessaire les sentimens de

« son rôle, quelques spectateurs, éton-
« nés d'une si parfaite imitation du vrai,
« l'ont prise pour la vérité même ; ils ont
« cru l'acteur affecté du sentiment réel
« qu'il représentait ; et celui-ci, qui
« trouvait son avantage à ne point dé-
« truire cette idée, les a laissés dans l'er-
« reur en appuyant leur avis.... Il paraît
« démontré, au contraire, que si l'on
« a le malheur de ressentir véritablement
« ce que l'on doit exprimer, on est hors
« d'état de jouer. Les sentimens se suc-
« cèdent dans une scène avec une rapi-
« dité qui n'est point dans la nature, par
« rapport à la courte durée d'une pièce,
« qui, en rapprochant les objets, donne
« à l'action théâtrale toute la chaleur qui
« lui est nécessaire. Si, dans un endroit
« d'attendrissement, vous vous laissez
« emporter au sentiment de votre rôle,
« votre cœur se trouvera tout-à-coup
« serré, votre voix s'étouffera presque
« entièrement ; s'il tombe une seule larme
« de vos yeux, des sanglots involon-
« taires vous embarrasseront le gosier, et

« il vous sera impossible de proférer un
« seul mot sans des hoquets ridicules.
« Si vous devez alors passer subitement
« à la plus grande colère, cela vous sera-
« t-il possible? Non, sans doute : vous
« chercherez à vous remettre d'un état
« qui vous ôte la faculté de poursuivre;
« un froid mortel s'emparera de tous
« vos sens, et pendant quelques instans
« vous ne jouerez plus que machinale-
« ment. Que deviendra pour lors l'ex-
« pression d'un sentiment qui demande
« beaucoup plus de chaleur et de force
« que le premier? quel horrible déran-
« gement cela ne produira-t-il pas dans
« l'ordre des nuances que l'acteur doit
« parcourir? Examinons une occasion
« différente, qui nous fournira une dé-
« monstration plus sensible. Un acteur
« entre sur la scène; les premiers mots
« qu'il entend doivent lui causer un
« surprise extrême : il saisit la situation,
« et tout à coup son visage, sa figure et
« sa voix marquent un étonnement dont
« le spectateur est frappé.... On demande

« si l'acteur peut être vraiment étonné, « puisqu'il sait par cœur ce qu'on va lui « dire, et qu'il arrive tout exprès pour « qu'on le lui dise ? En vain citera-t-on « Esopus, fameux acteur tragique, qui, « dans les fureurs d'Oreste, ayant l'épée « à la main, ne balança pas à tuer un « esclave qui traversait le théâtre en ce « moment.... Mais pourquoi ne tua-t-il ja- « mais aucun des comédiens qui jouaient « avec lui ?.... C'est que la vie d'un es- « clave n'était rien, et qu'il était obligé « de respecter celle d'un citoyen. Sa fu- « reur n'était donc pas si vraie, puis- « qu'elle laissait à sa raison toute la li- « berté du choix; mais, en comédien ha- « bile, il saisit l'occasion que le hasard « lui présentait. »

Ce qui suit prouve les lacunes considérables qui se trouvent dans le manuscrit de Dazincourt.

Après être entré, dit-il, autant qu'il m'a été possible dans les plus minutieux

détails des rôles comiques et tragiques; après avoir rappelé de quelle manière le père de la comédie ponctuait ceux dont il était le double créateur; après avoir indiqué l'ancienne tradition, et le ton dont les Lecouvreur, les Gaussin, les Dumesnil, les Dancourt *, les Dangeville etc., les Grandval, les Dufresne, les Belcour, les Poisson etc. débitaient les leurs, il ne me reste plus à parler que de Baron, dont j'aurais dû sans doute parler le premier. L'homme qui a reçu le sceptre de la tragédie des mains de celui dont il representait les chefs-d'œuvre **, méritait bien cette préférence: mais je voulais couronner mon travail par deux noms immortels.

---

* La belle Dancourt remplit les rôles d'amoureuses jusqu'à l'âge de soixante ans.

** Racine, à la répétition d'une de ses pièces, s'adressant à Baron, lui dit: *Pour vous, Monsieur, je n'ai point d'instruction à vous donner: votre ame et votre génie vous en diront plus que mes leçons n'en pourraient faire entendre.*

Baron parlait en *déclamant,* ou plutôt en *récitant,* pour parler le langage de Baron lui-même, car il était blessé du seul mot de déclamation, dit M. de Marmontel. Il imaginait avec chaleur, il concevait avec finesse, il se pénétrait de tout. L'Enthousiasme de son art montait les ressorts de son ame au ton des sentimens qu'il avait à exprimer : il paraissait, on oubliait l'acteur et le poëte : la beauté majestueuse de son action et de ses traits, répandait l'illusion et l'intérêt. Il parlait, c'était Mithridate ou César : ni ton, ni geste, ni mouvement qui ne fût celui de la nature. Quelquefois familier, mais toujours vrai, il pensait qu'un roi, dans son cabinet, ne devait point être ce qu'on appelle un héros de théâtre. Enfin il prouva, par sa manière de jouer, que la perfection de l'art consiste dans la simplicité et la noblesse réunies. Un jeu tranquille sans froideur; un jeu impétueux avec décence; des nuances infinies, sans que l'esprit s'y laissât apercevoir :

en un mot, il fut le digne modèle de tout ce qui devait le suivre (*).

Je ne suis que le copiste de ce portait de Baron : la touche originale appartient à celui dont je m'honore d'être *l'élève : l'immortel Dhannetaire.*

Suivent ensuite quelques anecdotes sur Baron, dont je ne ne citerai que celle qui concerne son Andrienne.

---

* Quand Larive paraît sur la scène, je m'imagine voir Baron. Que de noblesse dans sa physionomie ! que d'aisance dans son maintien ! Il parle : c'est encore Baron. La nature, prodigue envers lui, l'a favorisé de tous ses dons.

C'est dans les morceaux les plus terribles de la tragédie, qu'il paraît plus sublime, plus intéressant. L'énergie, la noblesse, la vérité qu'il donne à l'expression de ses traits, forment à tout moment de ces tableaux faits pour servir de modèle aux plus grands peintres. C'est Bayard, c'est Ninias, c'est Montaigu. Le désordre de la douleur ajoute encore à la beauté de sa figure. Puisse long-temps ce nouveau modèle des grâces, de l'expression et de la vérité, illustrer notre Scène Française ! (*)

(Note de Dazincourt.)

(*) Talma et Lafond n'existaient point alors. (*Note de l'Editeur.*)

On sait que Baron a été soupçonné, mais à tort, sans doute, de s'être approprié les pièces de plusieurs auteurs.

C'est sur un simple billet du père la Rue, jésuite, trouvé dans les papiers de Baron, et conçu en ces termes : *Je vous envoie, Monsieur, le troisième acte de l'Andrienne : le reste ira plus vite*, etc. ce 3 mars 1702. C'est, dis-je, sur ce simple billet qu'est fondée l'inculpation faite à Baron de n'être point l'auteur d'Andrienne. Rien assurément n'est plus vague que cette lettre : car on peut, sans en forcer le sens, entendre qu'il n'était question que de simples corrections. Ne consulte-t-on pas tous les jours ses amis sur un ouvrage ? ne leur en remet-on pas le manuscrit, avec prières d'indiquer les morceaux qui pourraient paraître defectueux ?

Il est donc plus que vraisemblable que Baron avait confié sa pièce au père la Rue, excellent latiniste, pour le consulter sur le mérite de sa traduction.

L'auteur qui, vingt ans auparavant, avait donné la Coquette, et l'Homme à bonnes fortunes ne pouvait guère être soupçonné d'avoir voulu s'attribuer l'Andrienne.

Une question que j'ai souvent entendu répéter, est celle de décider quel est, du tragique ou du comique, le plus difficile à bien représenter. Si je publiais mes opinions, peut-être serais-je moins hardi dans ma décision, parce que j'aurais l'air de juger dans ma propre cause. N'écrivant que pour moi et quelques amis indulgens, je dirai ce que je pense : c'est que s'il est un genre plus difficile que l'autre, c'est le comique : je crois bien plus aisé de faire pleurer que de faire rire.

« Toucher, c'est frapper les ressorts « du cœur les plus naturels, la crainte « et la pitié : réjouir, c'est porter à rire, « chose très-naturelle, mais très-déli- « cate. L'honnête homme, né dans une « classe distinguée, et le paysan ont éga- « lement le cœur sensible et humain. « l'un et l'autre sont mûs par les mêmes « touches, il n'y a que le plus ou le moins ;

« mais les ressors qu'il faut employer pour « les égayer tous deux, ne sont pas les « mêmes dans celui-ci que dans celui-là, « les passions ne dépendent que de l'hu- « manité, le rire dépend de l'éducation ; « et tel rira d'un trait délicat, qui ne se « déridera point pour une bouffonnerie. « L'acteur comique a trois classes à satis- « faire: les savans, la Cour et le peuple. « Pour l'acteur tragique, tous les spec- « tateurs sont réduits au même niveau, « celui de la sensibilité en général; au « lieu que chacun ne juge d'un bon mot, « d'une plaisanterie, qu'en les mesurant « à sa condition et sa portée. Or la portée « et la condition de chaque homme « mettent une grande différence dans « les choses qui peuvent le réjouir. »

Je ne saurais résister, avant de termi- ner cet article, à citer l'anecdote suivante que j'extrais de toutes celles que je trouve dans les papiers de Dazincourt, et dont la plupart sont trop connues pour pi- quer la curiosité. Celle-ci n'aura peut-

être pas plus que les autres le mérite de la nouveauté pour beaucoup de mes lecteurs ; mais je la hasarde, parce qu'indépendamment de son authenticité, elle a le mérite de faire voir jusqu'où peut être portée l'illusion théâtrale.

« Une vieille dame, retirée dans son château, n'avait qu'un fils, joueur, débauché et mauvais sujet, qui s'était fait comédien, faute de ressources, et parce que sa mère ne voulait plus le voir. Le hasard voulait que la troupe dans laquelle il était engagé vînt passer l'hiver précisément dans la ville voisine du château. Au bout de quatre ou cinq représentations, quelques personnes l'ayant reconnu, on n'eut rien de plus pressé que de venir en informer sa mère. Celle-ci, surprise, mais curieuse de voir son fils, fit louer une loge sous un nom emprunté, et se rendit secrètement à la Comédie avec deux ou trois de ses amis. On donnait Béverley, et le rapport qui se trouvait dans cette pièce avec son fils, chargé du principal personnage, était si singulier,

que le prestige fit tout son effet sur cette bonne dame : car, à chaque trait relatif à ce fils, elle faisait sourdement ses petites exclamations : — Le voilà ! Le malheureux ! le coquin ! toujours le même ! il n'a point changé !

« L'illusion allait en augmentant à mesure que la pièce avançait. Quand elle vit, au cinquième acte, l'acteur prêt à massacrer son enfant, elle s'écria d'une voix terrible, avec le frémissement de la nature : *Arrête, malheureux ! ne tue pas ton enfant ; je le prendrai chez moi.....*

« Ces accens douloureux causèrent la plus grande émotion dans le spectacle, et firent même suspendre la pièce pendant le séjour des comédiens. »

Dazincourt, comme je l'ai dit précédemment, était au moment de recevoir un brevet de pension, lorsque la révolution arrêta l'effet de la bonne volonté de la reine. Cet échec fait à la fortune qu'il possédait alors, eût été peu impor-

tant pour lui, s'il en avait pu conserver le reste; mais, comme tant d'autres, bientôt il perdit ses pensions et partie des rentes provenant de fonds placés à diverses époques. C'était le fruit de ses talens et de sa bonne conduite.

Supérieur à son malheur, il n'en conserva pas moins toute sa gaîté; sa manière de jouer n'en fut point altérée, et ses amis ne s'aperçurent pas plus que le public, qu'il ne lui restait d'autre ressource, après vingt-deux ans de travail, que ses appointemens, presque aussi incertains alors pour lui, que pour ses camarades.

Dans les derniers jours de juillet 1793, quelqu'un que je connais particulièrement, mais qu'il ne m'est pas permis de nommer, l'accosta au moment où il était prêt à entrer à la comédie. On donnait *le Distrait :* il allait s'habiller pour paraître dans le rôle de Carlin.

Cette personne lui marqua le désir de l'entretenir un moment en particulier; Dazincourt l'engagea à l'accompagner

dans sa loge. Son domestique l'y attendait; il le fit sortir.

Avant tout, ce personnage alors inconnu pour lui, se nomma; puis il lui dit :

« Je sais qu'on se propose des mesures sevères contre la majeure partie des Comédiens Français; il est encore temps de vous y soustraire : croyez-moi, ne perdez pas un instant, et retirez-vous dans une maison hors de Paris, jusqu'à ce que l'orage, prêt à éclater, soit passé. C'est à votre honneur que je confie ce secret, qui ne repose en ce moment que dans le cœur des monstres qui l'ont conçu; je vous dirai, quand il en sera temps, comment il est venu jusqu'à moi. Si vous le divulguiez, si vous en faisiez part à vos camarades, les yeux de mes collègues se porteraient infailliblement sur moi, et vous savez ce qui en résulterait. Je vous laisserais maître de faire de ma confidence l'usage qui vous paraîtrait convenable, si je n'étais pas père de famille. »

Dazincourt remercia, comme il le de-

vait, l'homme qui venait de lui donner un avis aussi important pour sa sûreté, mais en lui marquant toute sa reconnaissance : « Je serais un lâche, lui dit-il, si j'abandonnais mes camarades : mon devoir est de partager leur sort, quel que puisse être l'évènement. Ainsi je resterai ; mais je conserverai toute ma vie le souvenir de la preuve d'intérêt que vous venez de me donner. » Et il joua son rôle de Carlin avec la même gaîté que si, avant d'entrer en scène, on lui eût annoncé la plus agréable de toutes les nouvelles.

Huit jours après, le 3 septembre 1793, il fut arrêté, ainsi qu'une partie des Comédiens Français ; les hommes furent mis aux Madelonnettes, et les femmes à Sainte-Pélagie. Cinq mois après on transféra les hommes à Picpus, et les femmes aux Anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor.

Que de choses il me resterait à dire sur ces arrestations ! Mais je ne dois pas rouvrir des plaies que le temps a cica-

trisées; et ce n'est pas d'ailleurs au moment où le cri de la Victoire se fait entendre de toutes parts, et qu'elle couvre de nouveaux lauriers le génie protecteur de la France, que je chercherais à me rappeler ce passé.

De tous les comédiens mis en arrestation, Dazincourt était un de ceux qui avait le plus à redouter des furieux qui tenaient alors les rênes du Gouvernement. On en devine facilement une des causes. Un crime encore de plus à leurs yeux, était sa liaison avec Aucane, l'époux de madame Saint-Amaranthe, et avec la plupart des personnes qui fréquentaient cette maison.

On lui rendit la liberté onze mois après son arrestation : les autres Comédiens Français avaient recouvré la leur avant lui. Ruinés en partie, ils rentrèrent dans leur salle, qui, pendant leur absence, avait été occupée par les acteurs que mademoiselle Montansier avait amenés de Versailles. La fortune, comme le prix des talens particuliers, étant alors le pa-

trimoine de l'audacieux qui voulait s'en emparer, on avait assigné aux Comédiens Français des appointemens qu'on ne leur payait pas : ils se lassèrent de jouer gratuitement, et, pour me servir du terme consacré à cette époque, ils se retirèrent *spontanément* le 25 décembre 1794. Un comité d'instruction composé, en partie, comme l'étaient alors tous les comités, travaillait à organiser la Comédie Française. Le travail de ces Messieurs n'exigeait pas de profondes réflexions ; mais il était question de faire le bien, et dans ces temps désastreux, s'il s'opérait, c'était toujours lentement. Pour donner à cette assemblée de *penseurs* le temps de mûrir leurs délibérations, la majeure partie des Comédiens fit un accord avec M. de Fays, directeur du théâtre de Feydeau. Il fut convenu, moyennant des arrangemens particuliers, qu'ils joueraient sur le théâtre de deux jours l'un. Une année s'écoula ainsi : le grand travail du comité marchait à pas rétrogrades, et pour ne pas mourir de faim, les Comédiens pro-

longèrent leur engagement à Feydeau. M. Sageret, à la tête de nouveaux actionnaires, s'associa à M. de Fays; et, au moyen d'une indemnité qu'il obtint du Gouvernement, il opéra la réunion entière des anciens sociétaires de la Comédie Française, dont une partie jouait sur le théâtre de la République. Soit que les dépenses de la reconstruction intérieure de ce théâtre et de celui de Feydeau eussent entravé ses moyens, soit quelqu'autre cause, il ne remplit point les engagemens qu'il avait contractés avec les Comédiens, et leur imposa l'obligation de se régir eux-mêmes.

Ces Messieurs étaient forcés de convenir, puisqu'ils en avaient une preuve positive, qu'on pouvait ne pas tenir des engagemens sacrés, pris avec eux, et refuser de leur payer le noble salaire accordé à leurs talens; mais ce dont ils ne convenaient pas, c'est qu'on pût exiger d'eux le sacrifice de leur honneur : et c'était l'exiger, que de vouloir les faire entrer dans une association où tous les risques au-

raient été pour eux, et dans laquelle ils n'auraient participé à aucun avantage, ce qui, par conséquent, leur ôtait l'espérance d'acquitter l'ancienne dette de la Comédie. Dazincourt fut choisi par ses camarades pour être leur organe près du Gouvernement. Doué d'une éloquence douce et persuasive, et appuyé de la bonté de la cause qu'il avait à défendre contre M. Sageret, il ne lui fut pas difficile de prouver que, pour l'honneur de la société, encore plus que par une vue basse d'intérêt, ils ne pouvaient donner leur assentiment au nouveau mode auquel on voulait les soumettre, parce qu'il leur ôtait l'espérance d'acquitter l'ancienne dette de la Comédie, et qu'il n'était ni dans ses principes, ni dans ceux de ses confrères, d'user vis-à-vis des créanciers de leur ancienne société, des moyens qu'on employait avec eux : je veux dire, de se libérer sans bourse délier. Ils cessèrent de jouer le 25 janvier 1799.

Le Comité d'instruction avait réfléchi pendant des années pour réorganiser une

société à la désorganisation de laquelle peut-être beaucoup de ses membres avait contribué, et le résultat de ses réflexions avait été l'*accouchement de la montagne.*

Un ministre, ami des arts et des sciences, qu'il cultive avec honneur depuis son enfance, et qui n'avait pas besoin de réfléchir pour faire le bien (M. François de Neufchâteau), rendit à la Comédie Française son ancienne forme, parce qu'elle était la meilleure de toutes, et la rétablit sur les mêmes bases qu'elle avait eues précédemment, et qu'elle conserve encore aujourd'hui. * Plusieurs comédiens voulaient, avant d'opérer leur réunion, que le Gouvernement effectuât la promesse qu'il faisait de les aider à réparer les pertes qu'ils avaient éprouvées

---

* La comptabilité en est si sagement réglée, que les Comédiens sociétaires, au bout de vingt ans de services, sont remboursés des fonds qu'ils ont été obligés de faire lors de leur réception, et que la rente leur en est continuée jusqu'à leur mort, comme si leur principal existait encore en masse. Cette comptabilité est le résultat du travail de Dazincourt.

par suite du régime révolutionnaire ; et Dazincourt fut encore chargé de concilier tous les esprits. Ce n'était pas chose très-facile ; mais il réussit enfin à convaincre ses co-sociétaires que le moment n'était pas propice pour l'obtention de ce qu'ils demandaient ; et, grâces à son zèle et à ses soins actifs, leur réunion totale s'opéra, et le théâtre s'ouvrit le 30 mai 1799.

Dazincourt, toujours infatigable, ne se faisait doubler qu'autant que sa santé ou l'étude de nouveaux rôles l'y forçaient : comédien pur et exact, ce qu'il démontrait depuis nombre d'années, en en donnant l'exemple, il était temps qu'il l'enseignât aussi par des leçons raisonnées ; et ce fut une justice qu'on rendit à son talent, en le nommant, au mois d'avril 1807, professeur de déclamation au Conservatoire.

Parmi les variétés surprenantes de la nature, dit Louis Riccoboni, on doit remarquer que jamais la voix des hommes

ne se ressemble. Or, comment peut-on s'imaginer de prescrire des tons certains et convenables à tant de millions d'hommes, dont chacun a une voix différente, et dont chacun fera usage suivant son naturel. Je crois donc qu'il est inutile d'en tracer des exemples *par écrit*, qu'il faut nécessairement les donner *de vive voix*, et que la pratique d'un habile maître en fasse sentir toute la finesse.

Rien de plus juste que cette réflexion d'un des hommes qui a le mieux connu les lois de la déclamation.

Le maître destiné à former des élèves pour la scène, doit être un vrai Protée capable de représenter toutes sortes de caractères. Dazincourt, doué de cet heureux talent, a tenu un rang distingué parmi ses collègues au Conservatoire. Mais au Conservatoire, comme dans toutes les autres écoles, l'élève ne répond pas toujours aux leçons du maître. Une fois livré à lui-même, il les oublie ; et, prenant une route différente de celle qui lui

a été tracée, souvent il reste près de la médiocrité, quand il aurait pu atteindre le sublime de l'art.

Si Dazincourt, dans l'espace de temps qu'il a professé au Conservatoire, a éprouvé cette triste vérité (ce que j'ignore), il a pu au moins s'en consoler en trouvant dans mademoiselle Volnais une élève qui, en répondant à ses soins, mérite aujourd'hui, toutes les fois qu'elle paraît sur la scène, les applaudissemens des juges les plus sévères, et de jour en jour annonce de nouveaux succès.

La mort planait sur la tête de Dazincourt, lorsque l'Empereur le nomma directeur des spectacles de la Cour. A peine en avait-il rempli les premières fonctions, qu'il fut attaqué de la fièvre; mais, commandant à la maladie, il négligea les soins que sa situation aurait exigés. Sa Majesté partait pour Erfurt, et Dazincourt reçut l'ordre de le suivre, accompagné de ceux des Comédiens Français qui devaient représenter les chefs-d'œuvre des grands

maîtres en présence des têtes couronnées attendues dans cette ville, pour y régler les heureuses destinées de l'Europe.

La salle de spectale d'Erfurt était dans le plus grand désordre, et peu digne de recevoir les personnages illustres qui devaient s'y rassembler. En soixante et douze heures, par les soins de Dazincourt, elle fut réparée de manière à flatter le premier coup d'œil ; et, pendant ces soixante et douze heures, à peine se donna-t-il le temps de prendre quelques légers repas.

L'Empereur de Russie, lors de son départ d'Erfurt, témoigna à Dazincourt et aux Comédiens Français sa satisfaction, en leur faisant de magnifiques présens.

Dazincourt avait quitté Paris pour se rendre où son devoir l'appelait, avec une fièvre intermittente qui ne le quitta presque pas pendant six mois. Un peu rebelle aux ordonnances de la médecine, il ne s'y soumit que lorsqu'il n'était plus temps de porter remède au mal. La fièvre avait pris alors un caractère décidé : la bile s'était mêlée dans le sang. A moins d'un

miracle, lorsqu'à cette dernière crise il se mit au lit, nul remède n'aurait pu le sauver. Il succomba, au bout de quinze jours de maladie, le 28 mars 1809, âgé de soixante et un ans et quelques mois.

Par son testament, il institue mademoiselle E. Desbrosses, son amie, sa légataire universelle.

Les obsèques de cet acteur, qu'on ne remplacera pas de long-temps, ont été honorées d'un concours prodigieux. Plusieurs littérateurs distingués, la Comédie Française en corps, qui ce jour-là avait donné relâche, et une députation des premiers sujets des grands spectacles, l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure. Un grand nombre d'infortunés, qu'il soulageait dans leur détresse, s'était mêlé au cortége, et ce n'était certes pas ceux qui honoraient le moins sa mémoire.

Un seul mot suffira à ceux qui ne connaissaient pas particulièrement Dazincourt, pour fixer leur opinion sur le degré d'estime qu'il méritait : *Le ministre Portalis l'aimait, et l'admettait dans*

l'intimité de sa société. Élevé à Marseille au collége de l'Oratoire, il y avait été le condisciple des deux frères Albouy; et, quoiqu'il y eût terminé ses études longtemps avant eux, il en avait toujours conservé le souvenir. Celui de Dazincourt lui était encore plus présent. M. Albouy l'aîné ne se faisait remarquer aux Oratoriens que par ses excellentes études, et par un caractère calme et tranquille. Dazincourt, pétulant, mièvre, et d'une gaîté intarissable, était le héros de la troupe scolastique.

C'est dans l'extrême jeunesse que nous annonçons nos goûts; celui de Dazincourt pour la déclamation était prononcé. On le désignait toujours pour prononcer le discours d'usage à la fin de l'année collégiale. La manière dont il s'en acquittait l'avait fait surnommer par ses camarades l'*Orateur*.

On sait que lorsque quelque personnage d'un grade supérieur, soit dans le Clergé, soit dans le Militaire, soit dans la Robe, fait une visite dans un collége,

l'usage est qu'ils accordent un congé extraordinaire aux écoliers, sur la demande que ceux-ci ne manquent jamais d'en faire. Dazincourt était *d'office* chargé de cette commission, et il s'en acquittait à la satisfaction générale.

Dans une visite qu'avait faite M. de Belloy, alors évêque de Marseille, Dazincourt avait porté la parole au nom de ses condisciples, et le congé désiré avait été accordé par Monseigneur. Messieurs les Oratoriens, qui savaient parfaitement bien accorder la dissipation nécessaire à la jeunesse avec les études qu'elle doit remplir, avaient jugé à propos de reculer ce congé de quelques jours. Grands murmures alors de la part de *la troupe indocile, et comité des meilleures têtes*, présidé, comme de raison, par Dazincourt. On décida qu'il fallait envoyer une députation à l'Evêque, pour lui porter plainte d'une infraction faite à sa volonté. Décider et agir fut l'affaire d'un moment. Pendant que les uns détournaient la surveillance du portier, Dazincourt s'échap-

pa, et se rendit au palais épiscopal, accompagné de deux de ses camarades. Ces jeunes fous demandèrent à parler à M. de Belloy. On les fit entrer. L'évêque était pour le moment entouré de ses grands-vicaires et de plusieurs autres personnes distinguées. Dazincourt, sans être intimidé de son cortége, s'avança vers lui, et l'abordant respectueusement, mais avec la gaîté de son âge, il lui dit : « Monseigneur, je viens, au nom de mes condisciples demander à Votre Grandeur *le redressement d'un tort grave* fait à nos plaisirs : il vous appartient de réprimer ce qui pourrait devenir un abus. Certain que nous avons besoin d'être quelquefois distrait du sérieux de nos occupations, vous avez bien voulu nous accorder un *grand congé :* on refuse de nous en faire jouir.

« Nous vous demandons justice, Monseigneur, *de cet attentat à notre propriété*, car ce congé est bien à nous, puisque vous avez eu la bonté de nous le donner. »

M. de Belloy qui présumait, avec raison, que ces jeunes étourdis s'étaient rendus à l'évêché à l'insçu de leurs maîtres, les gronda avec douceur de leur insubordination.

« Mais, Monseigneur, lui dit Dazincourt, Votre Grandeur est bien convaincue que nous ne devions pas demander à nos maîtres la permission de venir vous porter une plainte contre eux. »

L'evêque sourit, et, tout en continuant à leur remontrer que l'obéissance aux volontés de leurs instituteurs était leur premier devoir, il écrivit une lettre au supérieur de l'Oratoire, et la remit à Dazincourt.

Entre autres phrases était celle-ci :

« Je désire qu'il ne soit fait aucun tort « à ces Messieurs, ni dans *leur bien*, ni « dans leur *honneur*, ni dans leur *per-* « *sonne*, et qu'on les fasse jouir demain « du congé que je leur ai accordé. Ils « ont reçu avec docilité la petite remon- « trance que je leur ai faite sur leur « escapade. »

Si d'un coté cette anecdote, de la très-grande jeunesse de Dazincourt, prouve que déjà il avait une grande facilité à parler en public, elle prouve encore mieux cette bonté de cœur de M. de Belloy, dont il serait indiscret à moi de faire ici un plus grand éloge.

J'ai cru devoir terminer ces Mémoires en détruisant deux opinions, dont l'une est assez généralement rejetée aujourd'hui: je veux dire celle qui le fit passer, lors de ses debuts à Paris, pour être le fils de Préville, opinion qui n'avait d'autre fondement qu'une ressemblance dans le masque: l'autre, plus généralement reçue, et à laquelle il a pu donner lieu par l'expression très-naturelle (ô mon maître!) qu'on trouve dans la notice historique qu'il a publiée en 1800 sur Préville, et par un aveu qui l'honore, et qui se trouve consigné dans cette même notice.* Nul doute que Dazincourt n'ait

* « Prenez garde, me dit un jour Préville (on

profité des conseils qu'il a pu quelquefois recevoir d'un homme dont la perfection du talent ne se retrouvera jamais sur la scène française ; nul doute qu'un aussi excellent modèle n'ait servi à le perfectionner, en mûrissant ses reflexions sur l'art théâtral ; mais son maître, son seul maître, fut Dhannetaire : c'est aux soins attentifs de cet homme doué du

---

venait de m'applaudir). Savez-vous ce que vous venez de faire ?

« Ma réponse fut :

« Je viens de jouer Fierenfat le moins mal que j'ai pu. — Vous venez d'écrire sur du sable : c'est sur l'airain qu'il faut graver son nom. Pourquoi ces airs outrés qui plaisent à la multitude ? Pourquoi ce ton de fausset ? Pourquoi ce désir de faire rire les gens qui mangent des pois chiches, comme dit Térence ? Faites rire l'honnête homme, faites rire l'ame, et vous serez digne alors du Théâtre Français, du premier Théâtre du monde. Soyez demain chez moi de bonne heure ; vous verrez un autre Fierenfat.

« Je fus exact : je n'oublierai jamais *sa complaisance et sa leçon.* »

(*Notice historique sur Préville, p.* 20.)

plus rare talent (et qui ne sera peut-être jamais remplacé dans la didactique des rôles tragiques ou comiques), qu'il dut de ne pas se livrer à une imitation à laquelle il était enclin. C'est Dhannetaire qui developpa ses grâces naturelles et cette gentillesse que nous lui avons vu mettre dans tous ses rôles : il lui traça la carrière du théâtre, et lui montra la route qui devait le conduire aux grands succès : Dazincourt ne s'en écarta jamais, parce que jamais il n'oublia les leçons de ce maître au-dessus de tout éloge : la nature avait tout fait pour lui, Dhannetaire n'eut qu'à perfectionner.

Les auteurs des deux quatrains qu'on va lire me les avaient envoyés dans l'intention qu'ils fussent mis au bas du portrait de Dazincourt. Je les ai reçus trop tard pour pouvoir satisfaire à leurs désirs. Le graveur, M. Delaunay, avait achevé son ouvrage.

Je n'aurais pu d'ailleurs remplir l'intention que d'un seul, et j'aime mieux prouver ma bonne volonté à tous deux, en plaçant ici l'expression de leurs sentimens pour la personne et les talens de Dazincourt. J'espère qu'ils ne m'en sauront pas mauvais gré.

Préville lui légua son esprit, ses talens.
Sensible, généreux, ami tendre et sincère,
Par son aménité, ses mœurs, son caractère,
Il survit à lui-même, et triomphe du temps.

De Bon...s.

Ami tendre et sincère, il fut homme de bien.
Sur la scène il parut si bon comédien,
Qu'il semblait pour cet art formé par la nature,
Alors que ses vertus paraissaient l'en exclure.

De Br..e, ancien Maître de forges.

FIN.

H 489 85

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Oct. 2007

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

HECKMAN
BINDERY INC.
1985
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 035 265 A